

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS de Sales).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-les sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de force et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288  
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XX<sup>e</sup> ANNÉE — Nos 8-9 333 Paraît une fois par mois. AOUT-SEPTEMBRE 1898

## La France à Don Bosco

Le 16 août, anniversaire de la naissance de notre bien-aimé Père Don Bosco, le **Comité national français** de l'HOMMAGE INTERNATIONAL A DON BOSCO a commencé l'envoi de son **Appel** à nos chers Coopérateurs de France. M. le Trésorier du Comité nous apprend que les souscriptions lui arrivent déjà, accompagnées de lettres tout à fait cordiales, où l'on voit quel souvenir de vénération gardent à notre vénéré Fondateur tous les amis des Œuvres salésiennes.

Il est temps, d'ailleurs, que les souscriptions arrivent abondantes et nombreuses. Comme le prévoyait l'**Appel** du **Comité national français**, la Chapelle provisoire de Valsalice a dû être démolie par mesure de prudence. On s'est ainsi trouvé dans la nécessité d'attaquer sans retard la construction du nouvel édifice. La pose de la première pierre, qui aura lieu le 4 septembre prochain, sera faite par S. E. le Cardinal Manara, Evêque d'Ancone, assisté de S. G. Mgr. l'Archevêque de Turin et de plusieurs autres Prélats de la région. Cette solennité coïncidera avec l'ouverture du troisième Congrès italien en l'honneur de la T. S. Vierge (*Congresso Mariano*), qui durera jusqu'au 8 septembre.

Nos chers Coopérateurs, qui savent de quel amour filial et tendrement dévoué Don Bosco aimait la T. S. Vierge, verront dans cette coïncidence une attention maternelle de Marie Auxiliatrice pour son Serviteur.

# LE CATÉCHISME

## DES COOPÉRATEURS SALÉSIENS.

### ABRÉGÉ

#### I

Tandis que d'une part le nécrologe salésien s'augmente chaque mois de nouveaux noms d'amis qui nous étaient doublement chers, par leur qualité de Coopérateurs et au titre de leurs largesses, de l'autre la liste déjà consolante des membres de la *Pieuse Union* s'accroît aussi de personnes généreuses qu'attire la perspective consolante de se dévouer à une œuvre éminemment catholique et sociale. Elles viennent remplir les vides que fait tous les jours parmi nous le départ de ceux qui, auprès de Dieu et en compagnie de notre vénéré Père Don Bosco, vont recevoir la récompense de leurs travaux et de leurs aumônes.

Pour les nouvelles recrues de notre armée de la charité, nous tenons à donner ici, par demandes et réponses, comme un abrégé du catéchisme de la *Pieuse Union* des Coopérateurs salésiens.

D. — *Qu'est-ce donc que la Pieuse Union des Coopérateurs salésiens ?*

R. — La *Pieuse Union* des Coopérateurs salésiens est tout simplement une **Association** de catholiques sincères et pratiquants qui se proposent — parmi les multiples et diverses bonnes œuvres — des'occuper tout particulièrement du salut de la jeunesse, surtout de la jeunesse pauvre et abandonnée; de favoriser les vocations ecclésiastiques et religieuses, de travailler avec ardeur à la diffusion de la bonne presse, de soutenir les Oratoires et les Missions de la Congrégation salésienne fondée par Don Bosco.

D. — *Quelle est l'origine de cette Association ?*

R. — Dès le jour où notre vénéré Père Don Bosco s'occupa de la jeunesse, il eut de nombreux amis et bienfaiteurs qui lui prêtèrent soit un appui moral, soit un concours financier. Désireux de manifester sa gratitude, notre bien-aimé Père eut recours au glorieux Pontife Grégoire XVI. En date du 18 avril 1845, il demanda et obtint pour une cinquantaine d'entre eux une faveur signalée.

Mais dans la suite, devant le nombre toujours croissant de ses bienfaiteurs et imitateurs, Don Bosco résolut d'instituer pour le soutien et l'expansion de ses Œuvres une Association permanente, régie par un Règlement approprié à son but. Après avoir pris conseil de plusieurs prélats éminents, il soumit son projet à SS. Pie IX, de sainte mémoire, alors depuis peu élevé au Souverain Pontificat. Le Vicaire de Jésus-Christ accueillit avec bienveillance le projet de Don Bosco; il y fit lui-même quelques modifications ou additions utiles et renvoya le manuscrit ainsi retouché devant une Commission de profonds théologiens présidés par S. É. le cardinal Bérardi. Le projet ayant été approuvé après examen sérieux, le Souverain Pontife encouragea et bénit l'Œuvre; il voulut même être inscrit en tête de la liste des Coopérateurs salésiens. Plus tard, un Bref du Saint-Père concédait à perpétuité aux membres inscrits, et à ceux qui devaient l'être dans la suite, de nombreuses indulgences et faveurs.

D. — *Quelles sont les conditions requises pour être admis dans la Pieuse Union des Coopérateurs salésiens ?*

R. — 1° Avoir 16 ans révolus.

2° Jouir d'une bonne réputation, au double point de vue religieux et civil.

3° Etre à même, soit personnellement, soit par le moyen d'amis et connaissances sur lesquels on exerce une influence, de prêter appui aux Œuvres de la Congrégation salésienne, de quelque façon que ce soit d'ailleurs: par la prière, par des offrandes en argent ou en nature, en procurant du travail aux ateliers, etc., etc.

4° Avoir la ferme volonté de se conformer aux Règles de l'Association.

5° La Pieuse Union n'étant pas un Tiers-Ordre proprement dit, les familles, les communautés religieuses, les Instituts peuvent en faire partie. Il suffit pour cela que le Supérieur en fasse la demande et soit inscrit *comme Supérieur* de l'Institut ou de la communauté. Toutefois, pour avoir part aux nombreuses indulgences et faveurs, il faut en outre que chacun des membres de la communauté concoure dans la mesure de ses moyens aux Œuvres salésiennes.

6° Il reste entendu que pour gagner les indulgences on doit encore remplir toutes les conditions requises par la Sainte Église, ainsi qu'il est dit au *Règlement des Coopérateurs salésiens*, Règlement que l'on envoie avec le Diplôme d'admission.

## II

D. — *Quel est le champ d'action assigné au zèle des Coopérateurs salésiens?*

R. Les Coopérateurs salésiens sont appelés au même genre d'œuvres que la Congrégation salésienne, à laquelle ils entendent s'associer.

1° Favoriser les exercices du culte, tels que Neuvaines, Triduums, Retraites et Catéchismes, surtout là où l'on manque le plus de secours moral et matériel.

2° Comme la pénurie de vocations ecclésiastiques se fait gravement sentir de nos jours, ceux qui pourront le faire prendront un soin spécial des jeunes gens, et même des adultes, qui, par leurs bonnes qualités, et par leur aptitude au travail intellectuel, donneraient des indices de vocation, les aidant de leurs conseils, tâ-

chant de leur faciliter l'accès aux écoles, collèges ou petits séminaires, où ils pourraient être instruits et dirigés vers ce but. L'Œuvre salésienne des Vocations tardives est fondée précisément à cette fin.

3° Opposer la bonne presse à la presse irrégulière, par la diffusion de bons livres, brochures, tracts, imprimés de tout genre, les répandant dans les familles et partout où l'on juge pouvoir le faire prudemment.

4° Enfin exercer la charité envers les enfants exposés à se perdre, les rassembler, les instruire des vérités de la foi, les habituer à aller aux offices de l'Église, leur donner de bons conseils, les conduire à ceux qui peuvent se charger de leur instruction religieuse; voilà une abondante moisson offerte aux Coopérateurs salésiens. Ceux qui ne pourraient faire par eux-mêmes aucune de ces bonnes œuvres, pourraient encore y arriver par le moyen des autres, par exemple en engageant un parent ou un ami à leur venir en aide. Tout ce qui est recommandé pour le bien des jeunes gens abandonnés, ou exposés au danger de se perdre, s'entend aussi pour les jeunes filles qui se trouveraient dans les mêmes conditions.

5° On peut encore coopérer par la prière et par l'aumône, en fournissant au besoin des secours matériels, à l'exemple des premiers chrétiens, qui apportaient ce qu'ils possédaient aux Apôtres, afin qu'ils s'en servissent pour le soulagement des veuves, des orphelins et autres urgentes nécessités.

## III

D. — *Comment les Coopérateurs pourront-ils favoriser les Neuvaines, les Triduums, les Exercices spirituels, les Cours d'instruction religieuse, les Catéchismes et autres œuvres semblables?*

R. — Ils peuvent le faire soit par leur initiative privée et leur influence personnelle auprès de l'autorité ecclésiastique locale, soit par l'initiative collective de plusieurs Coopérateurs et Coopératrices, soit enfin par l'entremise d'une association quelconque à laquelle ils seraient inscrits. — Dans bien des paroisses, les Coopérateurs

et Coopératrices sont les catéchistes at- titrés, les aides les plus sûrs et les plus fidèles du Curé. — A qui devons-nous en grande partie les nombreuses prédications et les sermons de charité que Don Bosco a faits dans le Piémont et en France, sinon à l'initiative de nos amis? Aujourd'hui encore nous constatons avec plaisir que bon nombre de Coopérateurs se font une obligation de promouvoir — au prix de sacrifices quelquefois bien grands — des neuvaines, des triduums, des prédications extraordinaires, etc. etc.

D. — *Que peuvent faire les Coopérateurs et Coopératrices pour favoriser les vocations ecclésiastiques et religieuses?*

R. — 1° Rechercher attentivement si, parmi les enfants et jeunes gens de leur connaissance, il s'en trouve qui aient des dispositions à la piété et à l'étude.

2° Ces enfants une fois discernés, il faut les entourer de soins, les tenir éloignés de tout danger moral, leur donner de bons conseils, les adresser à un confesseur expérimenté, les encourager enfin à la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

3° Quand il en est temps, engager les parents de ces jeunes gens à les envoyer dans un Séminaire, une École apostolique, dans tout autre Établissement enfin où leur vocation puisse être étudiée, encouragée, soutenue.

4° Si ces enfants appartiennent à une famille pauvre, on ferait chose excellente en payant leur pension ou au moins en intéressant à eux des personnes à même de le faire. Don Bosco aimait à citer l'exemple de généreux Coopérateurs qui, au prix de sacrifices parfois considérables, entretenaient dans les Établissements salésiens de jeunes aspirants à l'état ecclésiastique.

5° Un dernier moyen, et des plus efficaces, consiste à soutenir généreusement l'Œuvre des *Vocations tardives* placée sous le Patronage de Marie Auxiliatrice. Cette Œuvre a été fondée par Don Bosco pour favoriser les vocations ecclésiastiques parmi les jeunes gens et les adultes. Elle est aujourd'hui établie en France, où elle

commence à donner des résultats excellents.

D. — *Quels moyens conseille-t-on d'employer pour soutenir la bonne presse et concourir à sa diffusion?*

R. — 1° Étant donné que souvent d'excellents ouvrages ne se vendent pas faute d'être connus, on conseille tout d'abord aux Coopérateurs qui sont en mesure de le faire, d'écrire des articles bibliographiques et de les envoyer à la rédaction des périodiques de leur localité. Sans doute, ce travail incombe tout d'abord aux publicistes chrétiens et ceux-ci ne s'y refusent pas; mais ces vaillants athlètes de la bonne cause ne peuvent connaître tous les bons livres. Aussi acceptent-ils avec reconnaissance le concours de personnes lettrées, non seulement en ce qui concerne les articles bibliographiques, mais aussi pour toutes les nouvelles qui peuvent intéresser leurs lecteurs.

2° Il faut, quand on le peut sans inconvénient, recommander les bons livres et les librairies catholiques, dans les conversations avec les parents ou amis. C'est ainsi que plusieurs Coopérateurs ont mis des Séminaires, des Collèges en relation avec les Librairies salésiennes. Puisse cet exemple être imité par de nombreux Coopérateurs!

3° Lorsqu'on se trouve dans la nécessité d'acheter des livres classiques et qu'on peut le faire indifféremment dans une librairie quelconque, il est mieux de donner la préférence à une librairie catholique.

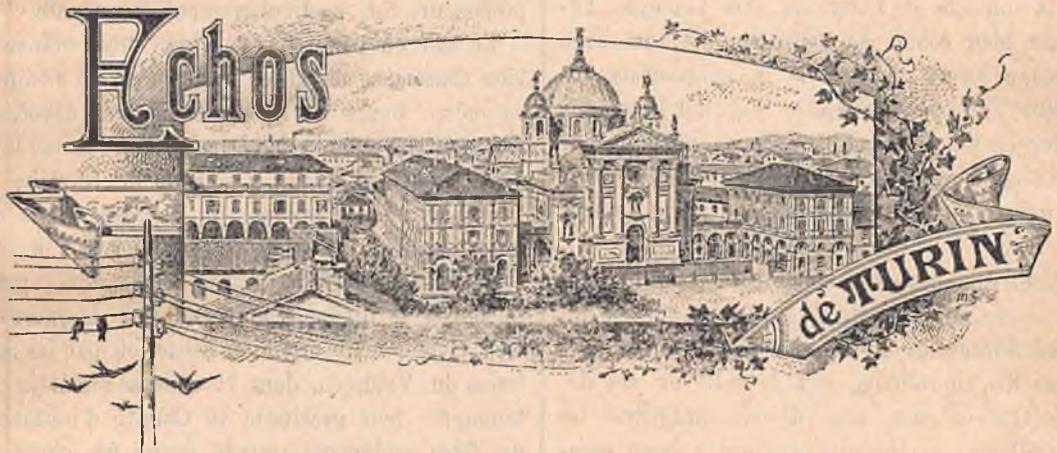
4° Établir des bibliothèques de bons livres à l'usage du peuple. C'est un moyen indispensable à employer si l'on veut enrayer le mal que font nos adversaires en répandant de mauvais livres parmi la classe ouvrière.

5° Ne nous abonnons qu'à des journaux foncièrement chrétiens et catholiques. Cette recommandation s'adresse aux pères et mères de famille aussi bien qu'aux directeurs d'Établissements. En outre, quand nous avons lu nos revues catholiques, prêtons-les à nos voisins et amis, afin qu'ils s'habituent peu à peu à

cette lecture et que plus tard, s'ils désirent s'abonner à un journal, ils choisissent un journal catholique. — Don Bosco aimait à citer l'exemple d'un saint chanoine de Turin qui, après les avoir lus, envoyait à un café-hôtel très fréquenté tous les périodiques auxquels il était abonné. — C'est ici le cas de recommander à nos chers Coopérateurs toutes les publications annoncées dans le *Bulletin* et en particulier les *Lectures catholiques de Don Bosco*.

6° Les personnes qui ont reçu en partage les biens de la fortune doivent se convaincre de la nécessité de cet apostolat

et se servir de leur influence pour soutenir la bonne presse. Qu'elles ne se contentent pas d'acheter de temps en temps quelque bon livre ou de s'abonner à un journal catholique, mais qu'elles pensent aussi au salut de tant de pauvres âmes. Elles répandront à leurs frais dans les Patronages, les ateliers, etc., ces bons opuscules qui font un si grand bien. Enfin elles se souviendront, quand le moment sera venu de prendre leurs dernières dispositions, que l'apostolat de la bonne presse est un des plus méritoires devant Dieu et devant les hommes.



## La Saint-Jean Baptiste

AU VALDOCCO

**N**OUS ne pouvons présenter à nos lecteurs de meilleur compte rendu de cette fête, qu'en portant à leur connaissance la relation donnée par l'*Italia Reale*, dans son numéro du 26-27 juin.

Voici donc, substantiellement au moins, comment ce journal autorisé parle de ces manifestations sympathiques, chaque année toujours plus

solennelles, en l'honneur de Don Bosco et de son vénéré Successeur Don Rua.

La fête du 24 juin est l'occasion par excellence où les Salésiens, leurs enfants, les Coopérateurs et les Coopératrices s'unissent dans un même sentiment d'amour et de vénération pour offrir le tribut de leurs hommages au souvenir toujours si cher et bien vivant de Don Bosco, dans la personne de son digne Successeur.

Mais en cette année, qui a vu le dixième an-

niversaire de la mort de l'homme de Dieu et du peuple, nous avons constaté un redoublement très marqué d'admiration et d'amour dans ce concert de louanges et de bénédictions qui s'élève tous les ans à sa gloire au jour de sa fête.

\* \* \*

La veille de la Saint-Jean, le 23 juin, dans l'enceinte d'un théâtre converti en salon de réception, et orné, pour la circonstance, de bannières et d'oriflammes, eut lieu la cérémonie toujours si intéressante des souhaits. De nombreuses inscriptions invitaient à acclamer les noms de Léon XIII, de Don Bosco et de Don Rua.

Après un brillant morceau d'ouverture, joué par la musique de l'Oratoire, Don Lemoyne, l'écrivain bien connu de notre public, dit avec beaucoup d'âme une ode de sa composition, intitulée: *Trirème salésienne*, respirant le lyrisme le plus élevé; cette pièce, mise en musique par le distingué *maestro* Dogliani, fut une seconde fois goûtée par l'auditoire choisi qui entourait Don Rua.

Parmi tous les vœux et les souhaits qui furent ensuite chaleureusement formulés à l'adresse du vénéré Successeur de Don Bosco, soit de la part de ses fils en religion, soit de celle de ses dévoués Coopérateurs, nous devons enregistrer les bienveillantes paroles que prononça à cette occasion S. G. Mgr. Richelmy: *Je suis heureux, a-t-il dit, en ce jour qui rappelle le nom et le souvenir du grand Fondateur de la Congrégation salésienne, de renouveler ici l'expression de mes sentiments d'estime et d'affection envers les Fils de Don Bosco, et d'y joindre mes vœux les plus ardents pour la prospérité de leur Œuvre dans le Piémont, en Italie, et dans le monde entier.*

M. Scala, avocat, directeur de l'*Italia Reale*, au nom du Comité promoteur de l'Hommage international à l'Œuvre salésienne, assura éloquemment Don Rua que ce Comité prenait à cette fête de famille la part la plus cordiale.

C'est ainsi, qu'après dix ans, Don Bosco peut voir du haut du ciel son œuvre assurée de toutes les sympathies et de tous les dévouements qu'il avait su lui gagner au cours de sa vie mortelle.

\* \* \*

Le 24, fête de saint Jean-Baptiste, l'Oratoire prit l'aspect d'une ville en fête. Les fonctions religieuses furent des plus solennelles. Dans la matinée, nombreuses furent les communions et les messes au sanctuaire de Marie Auxiliatrice. A la grand'messe, la maîtrise de l'Oratoire exécuta l'œuvre toujours goûtée du *maestro* Capocci.

Vers 10 h.  $\frac{1}{2}$ , l'Association des Anciens Elèves de l'Oratoire se réunit en Comité privé pour offrir leurs souhaits de bonne fête à Don Rua; ils les concrétisèrent dans le magnifique cadeau qu'ils venaient lui offrir: un riche ostensor. L'allocution que prononça à cette occasion M. Pierre Rayeri, ancien condisciple de Don Rua, aujourd'hui professeur, fut particulièrement émouvante.

Le soir on pouvait remarquer une affluence bien consolante de fidèles aux vêpres, et s'édifier en même temps au spectacle de leur dévotion. La maîtrise chanta le *Domine ad ajvandum* de Foschini, le *Dixit Dominus* de Devalle, le *Magnificat* de Cordans, un *Tantum Ergo* de Mgr. Cagliero. — Dans la soirée, vers 7 h.  $\frac{1}{2}$ , eut lieu une nouvelle séance académique, pour solenniser le dixième anniversaire de la mort de Don Bosco, mais organisée cette fois par les Salésiens du Valdocco, dans la délicate intention de témoigner leur gratitude au Comité d'initiative des fêtes salésiennes recruté parmi nos chers et dévoués Coopérateurs.

Après une cantate, paroles de Don Lemoyne et musique du *maestro* Dogliani, Don Cerutti prononça, au milieu d'un religieux silence, un brillant discours d'ouverture, vrai chef-d'œuvre d'éloquence académique, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici en entier, M. Scala, le distingué avocat dont nous avons déjà parlé, qui lui répondit non moins éloquemment, fit ressortir comment cette fête du 24 juin était pour l'Œuvre salésienne une journée *de gloire et de reconnaissance*. — Après l'exécution toujours heureuse de différentes compositions musicales et l'audition de plusieurs pièces littéraires, un des Salésiens de l'Oratoire du Valdocco, Don Anzini, donne lecture des différents télégrammes qui apportent à Don Rua, de tous les points de la terre, les souhaits de la nombreuse famille salé-

sienne. Ce sont d'abord ceux du Cardinal protecteur et de différents Cardinaux de Rome, de Milan, de Bologne etc. puis les vœux les plus affectueux de ses Maisons françaises de Marseille, de Dinan, de Toulon, etc., et enfin de ses Fils Missionnaires dans les plus lointaines contrées de l'Amérique.

Vivement touché de ces démonstrations d'amitié de la part des Coopérateurs et de ces témoignages de piété filiale de la part des Salésiens, Don Rua répond en exprimant à tous sa profonde reconnaissance et en assurant tous les cœurs de sa grande affection et de son paternel dévouement.



## ITALIE

### Les Salésiens en Sardaigne.

De toutes les provinces de l'Italie, la Sardaigne était seule à ne point posséder des Fils de Don Bosco.

Ce fut tout à la fois pour répondre aux pieuses sollicitations des catholiques de Sardaigne, en même temps que pour suivre l'impulsion de leur propre zèle, que les Salésiens sont venus tout récemment y établir comme les avant-postes de leurs Œuvres. Don Louis Rocca, Économiste général de la Société Salésienne, accompagné de Don Thomas Pentore, un des prédicateurs les plus aimés d'Italie, y fit un premier voyage aux fins d'asseoir les bases d'un premier Établissement de Don Bosco.

Jusqu'à ce jour, mais depuis longtemps déjà, notre Maison d'Alassio, suppléant à cette lacune, était devenue le rendez-vous favori des Sardes; et ils s'appellent aujourd'hui légion ceux qui ont reçu dans cet Établissement les bienfaits de l'éducation salésienne. Aussi, comprenant la valeur d'une telle formation, ont-ils travaillé ardemment à doter le pays natal des Œuvres de Don Bosco.



Débarqués au port de Tortoli vers 2 h. du matin, nos confrères y furent reçus et salués, en dépit de l'heure par trop matinale, par M. le chanoine Chi-

lotti, délégué de Sa Grandeur Mgr. Salvatore de Pau, et aussi par plusieurs autres membres du clergé diocésain.

Poursuivant leur voyage, sur terre maintenant, une fois descendus à la station de *Lanusei*, les apôtres salésiens y furent acclamés unanimement par la jeunesse et les autres habitants du pays.

Conduits à l'Hôtel-de-Ville, où le Conseil Municipal leur souhaita la bienvenue, ils inaugurèrent une série de conférences, dont devaient successivement bénéficier les importantes cités de *Lanusei*, d'*Osini* et de *Cagliari*. Nos chers ambassadeurs salésiens s'attachèrent à donner à toutes ces populations une juste idée du grand zèle de Don Bosco, des institutions qu'il a établies, des fruits consolants qu'elles produisent dans le milieu qui en facilite la floraison.

Ils leur firent aussi comprendre que leur charitable concours serait pour beaucoup dans la fondation de l'Œuvre salésienne en Sardaigne.

Les orateurs et leur auditoire s'étant partout rencontrés dans un admirable accord de zèle et de dévouement, non moins que dans une parfaite entente sur l'appoint qu'y doit mettre chacune des parties, nous pouvons d'ores et déjà regarder comme assurés les avantages temporels, religieux et sociaux que cet intéressant pays se promet de la venue des Salésiens.



## BELGIQUE

### I

#### L'École professionnelle des Salésiens à Liège.

Jeudi dernier, 9 juin 1898, à 3 heures, Sa Grandeur Mgr l'Evêque a été bénir les nouveaux locaux des Salésiens à l'Orphelinat Saint-Jean Berchmans.

Un grand nombre de Coopérateurs et de Coopératrices étaient réunis dans la cour de la Maison, attendant le fondateur de cet établissement modèle,

*Don Rua*, le vénéré Supérieur général des Salésiens, retenu à Turin, s'était fait représenter par *Don Albéra*; les maisons de *Tournai*, de *Lille* et de *Paris*, la maison de *Suisse*, confiée à la direction de *Don Méderlet*, le noviciat de *Hechtel*, avaient envoyé leurs supérieurs pour assister à la prise de possession des nouveaux ateliers.

La forge d'abord, les nouveaux et spacieux ateliers ensuite, les grandes salles destinées au Patronage des jeunes gens du quartier et au Cercle des anciens élèves furent offerts à Dieu par les aspersions et les prières liturgiques.

La salle de fête fut le point d'arrêt.

Mgr l'Evêque y fut reçu aux sons joyeux des fanfares, allant de progrès en progrès sous l'habile direction de *M. Bossy*.

La salle fut bientôt envahie par la foule des Coopérateurs et Coopératrices.

Don Albéra en profita pour adresser à l'assistance des paroles empreintes du plus doux accent de la reconnaissance et de la charité.

Quelles merveilles opérées à Liège, dit-il, en faveur des pauvres Salésiens!

Contemplez aujourd'hui ce que la charité a fait *au Laveu*: vous avez fait vite et bien.

Pour faire ainsi, vous avez regardé vers le premier pasteur de l'église de Liège. Vous vous êtes dit: puisque Mgr. l'Evêque aime tant les Salésiens, il faut que leur œuvre soit belle et bonne. C'est pourquoi par vos prières et par vos aumônes, vous avez aidé Monseigneur à bâtir ce magnifique orphelinat, cette école professionnelle modèle, ce temple splendide, cet ensemble qui attestera devant les siècles l'inépuisable charité des catholiques liégeois.

Vous vous êtes inspirés ensuite des sentiments élevés de notre vénéré Père *Don Bosco*.

Tout le monde dit qu'il faut renouveler, régénérer la société.

C'est très vrai.

Comment y parvenir?

Il faut aller à la souche, il faut renouveler la base; il faut, comme Don Bosco, prendre les enfants, en faire de parfaits chrétiens, d'excellents ouvriers qui un jour seront des pères de famille modèles, formeront des familles chrétiennes, donneront à leurs enfants le bienfait d'une éducation chrétienne, dont ils ont joui eux-mêmes.

Faire du bien à un individu, en passant, est une excellente chose; mais prendre l'enfant, l'élever, le transformer, est une œuvre bien supérieure!

Voyez combien Dieu récompense cette intelligente charité!

Il y a dans le peuple, dans le peuple surtout, des enfants marqués de l'auréole de la vocation sacerdotale.

Sans votre secours ces vocations seraient perdues. Grâce à vos aumônes, ces vocations se confirmeront, se développeront et vous donnerez à Dieu des prêtres nombreux, vivant uniquement pour sa gloire et pour le salut des âmes.

C'est ainsi que Don Bosco a formé cette puissante armée pour le bien; qu'il a sauvé et qu'il sauve encore tant d'enfants.

Et voyez comment Dieu glorifie son serviteur!

Tout dernièrement 750,000 pèlerins ont passé par la cathédrale de *Turin* pour y vénérer le *Saint Suaire*. Un tiers au moins de ces pèlerins ont passé durant dix jours par l'Oratoire des Salésiens; il sont allés prier dans la chambre de Don Bosco, ils y ont trouvé quelques pauvres meubles, quelques souvenirs du bon Père et ils sont sortis de là en pleurant et disant: un saint a vécu là.

Voilà comment Dieu récompense l'Apôtre de la charité.

Pourrait-il en être autrement?

Dieu est charité; chaque instant est marqué de quelque bienfait pour chacun de nous; du ciel, la main divine laisse tomber ses faveurs sur les âmes et sur les corps.

Par la charité envers le prochain, nous imitons la divine bonté, et Dieu doit être touché quand Il voit ses créatures s'efforcer de l'imiter dans sa charité.

Continuez, chers Coopérateurs, à soutenir les Salésiens, aidez votre Evêque à achever ce qu'il a commencé avec une si pleine confiance dans la Providence et dans le secours de Marie Auxiliatrice, et pour tous vos bienfaits, au nom de tous les Salésiens: Merci.

De chauds applaudissements soulignèrent ces nobles paroles.

\* \*

La partie récréative succéda à la partie religieuse: les élèves et les coadjuteurs, avec grande finesse de jeu et perfection de diction, tinrent pendant une bonne heure l'assistance sous le charme de leurs représentations.

N'oublions pas les deux chers congolais, apprentis-menusisiers, touchant admirablement la mandoline.

Avant de prendre congé de ses enfants, Mgr l'Evêque les félicita de leurs progrès; il remercia toute l'assistance de cette nouvelle marque de sympathie et des secours qu'elle ne cesse de prêter aux chers Salésiens pour élever, entretenir et former la grande famille que Dieu leur a confiée.

La Brabançonne retentit et Sa Grandeur se retira, heureuse de ce qu'elle avait vu et entendu.

Lecteurs, allez voir les nouveaux ateliers, vous serez émerveillés de tout ce que vous verrez et votre cœur vous portera à soutenir cette œuvre soit par des aumônes, soit par des commandes aux ateliers parfaitement montés et outillés.

## II

### Le Noviciat salésien à Hechtel.

*Don Albéra* disait que beaucoup d'enfants du peuple sont marqués de l'auréole de la vocation sacerdotale. La Maison salésienne de Liège en est la preuve vivante. Un bon nombre d'enfants y suivent les cours des humanités, en vue du sacerdoce.

Dix-sept jeunes gens déjà sont allés au noviciat établi à *Hechtel*: les Salésiens y ont obtenu la maison des bons frères *Mallet*: cette maison a été modifiée et agrandie par les donateurs, et samedi dernier, 11 juin, Mgr l'Evêque, accompagné de son vicaire général *Mgr Zomers*, y est allé bénir les nouveaux bâtiments destinés aux novices et aux enfants de *Hechtel*.

Les Salésiens ne sauraient vivre sans se dévouer; c'est pourquoi, à côté du Noviciat, de nouvelles

constructions se sont élevées pour le Patronage et l'école du soir des jeunes gens de *Hechtel*.

Dieu seul connaît les services que rendront aux Maisons salésiennes de *Liège*, de *Tournai* et bientôt de *Verviers*, ainsi qu'aux *Missions salésiennes*, les prêtres qui se forment à *Hechtel*, par la prière, le recueillement et l'étude, à leur vie de dévouement et de sacrifice en faveur des pauvres et des délaissés de la société.

*Don Albera* le rappelait, *Don Bosco* n'a rien vu de sa maison de *Liège*, mais il devait avoir le sentiment de ce qu'elle serait un jour puisque, contre l'avis de son conseil, il a voulu les Salésiens dans notre diocèse.

La dernière Maison dont la fondation ait été décidée par *Don Bosco*, de son vivant, est celle de *Liège*: elle restera la Maison de son cœur.

Bientôt les bons frères *Mallet*, dont la générosité à l'égard des Salésiens ne connaît pas de bornes, construiront une ferme qui sera le commencement de la station agricole; puis, dès que les ressources le permettront, on construira la chapelle définitive du Noviciat qui, d'après le désir de Mgr l'Evêque, sera consacrée à *Saint-Jean Berchmans*, le modèle des novices.

C'est dans la chapelle provisoire qu'a été célébrée, samedi dernier, la grand'messe avec assistance pontificale. Après l'office, Sa Grandeur a béni les nouveaux bâtiments et a été complimentée par les novices en français, flamand et latin,

Grâce à la générosité des habitants de *Hechtel*, qui avaient d'ailleurs splendidement orné le village et étaient venus nombreux à la rencontre de Sa Grandeur, un modeste repas a été offert aux invités.

*Don Albéra* s'est encore fait là l'interprète des Salésiens, pour remercier Mgr l'Evêque, les autorités et les habitants de *Hechtel*, de l'affection et de l'intérêt qu'ils portent au Noviciat salésien: le bien qui se fera dans cette Maison, les prières qui y seront dites, les messes qui y seront célébrées pour les bienfaiteurs, les prêtres qui en sortiront seront leur meilleure récompense.

(La Semaine religieuse de Liège,  
du 18 juin 1898).





## AMÉRIQUE DU SUD

### PAMPA CENTRALE

Voyage apostolique de Sa Grandeur Mgr Cagliero.

(Rapport de D. Bernard Vacchina.)

La Pampa centrale est une des neuf grandes provinces que le succès des armes valut à la République Argentine dans sa campagne de 1880 contre les Indiens. La superficie de cette région égale à elle seule l'étendue de la Péninsule italique, soit 144,000 kmc. Cette partie est voisine du vaste territoire de Buenos-Ayres, et touche au Nord les pays de Cordoba, Saint-Louis et Mendoza; au Sud, elle rencontre la Patagonie septentrionale.

Deux lignes de chemin de fer la mettent aujourd'hui en communication d'une part avec Buenos-Ayres et de l'autre avec Bahia-Blanca, port tout à la fois militaire et commerçant sur l'Atlantique.

L'aspect de la Pampa centrale est celui d'une plaine indéfinie et ondulée, offrant au pâturage et au labour de larges étendues, dont la monotonie est rompue de bouquets de *caldenes*, plante au tronc rachitique, tout en grosseur, qui s'enorgueillit de ramures trop luxuriantes pour porter des fruits.

Avant 1880, la Pampa centrale se trouvait peuplée d'Indiens réputés parmi les plus sauvages, faisant des apparitions redoutées dans les provinces voisines, s'y livrant alors au rapt et au pillage, fourrageant à discrétion

dans toutes les plantations, ruinant ainsi les propriétaires que leur vandalisme laissait non seulement dépouillés de leurs récoltes, mais encore dépossédés du personnel ouvrier engagé à leur service.

Le Cacique suprême de la Pampa centrale se nommait *Calcutfura*. Son domaine s'étendait au milieu des *algarrobos* (plantes) non loin des *Grandes Salines*. Il gouvernait donc le Centre; le Nord était soumis au cacique Mariano Rosas; le Cacique Catriel possédait le le Levant, et à Sayhuèque était échue toute cette immense contrée qui part du Rio Negro et du Colorado pour mourir aux pieds des Cordillères, frontière géante de la République argentine et du Chili.

Ces chefs ont sous leurs ordres d'autres caciques et *lieutenants*; les populations qu'ils commandent sont agitées de toutes les passions guerrières, natives chez elles; la lance, la framée, la *boleadora* sont leurs armes favorites. Durant d'interminables années, le Gouvernement de la République Argentine eut maille à partir avec ce peuple belliqueux, et ce n'est qu'à prix d'or et des plus rudes concessions qu'il obtint la sécurité de ses frontières et la reddition de nombreux otages et prisonniers de guerre.

On avait conféré le titre de Généralissime de la République au fameux *Calcutfura*, qui maintenait sous sa dépendance les caciques Pincen, Cayun, Lineopan, Languele, Colipan, Pichun, ainsi que leurs tribus respectives.

A sa mort, qui arriva en 1874, il eut pour successeur immédiat son propre fils *Namuncura*, qui occupa le pouvoir jusqu'en 1880, à l'explosion des hostilités, pour s'enfuir au sein des Cordillères et se réfugier auprès de son oncle, le cacique *Reuquecurà*.

La valeur chevaleresque qu'il déploya au cours de cette guerre, mais aussi et surtout l'entière soumission qu'il témoigna au Gou-

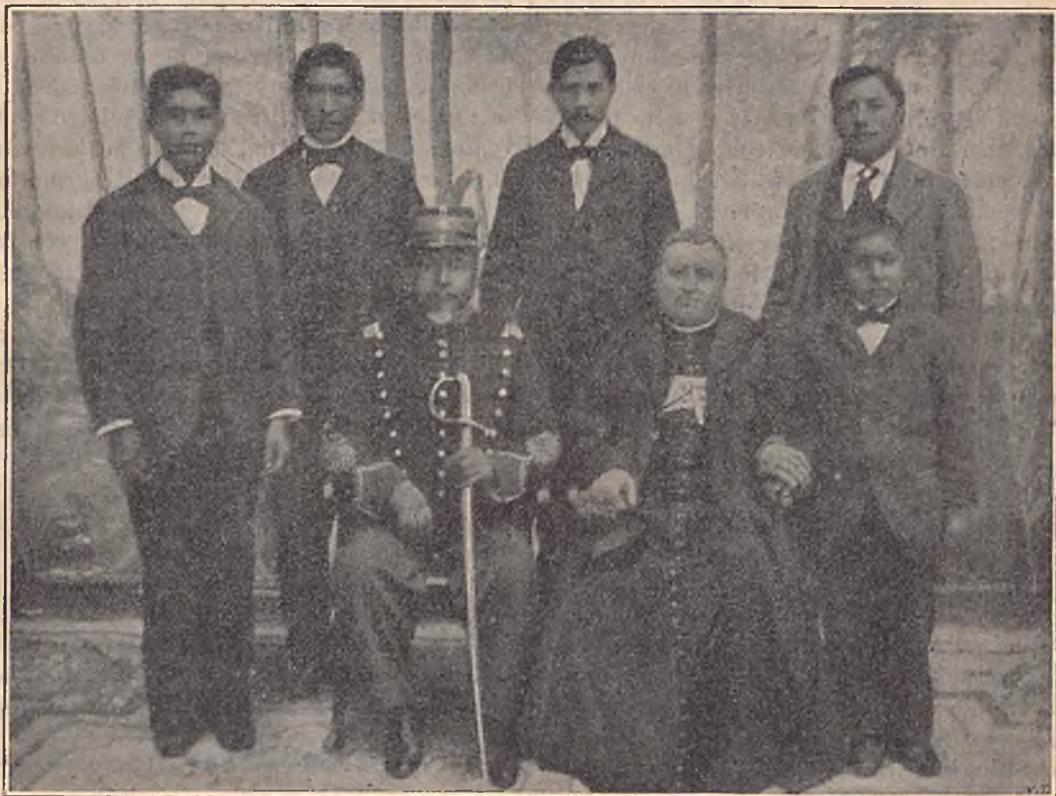
vernement vainqueur, lui valurent le titre honorifique de *Colonel*.

A la suite de pourparlers diplomatiques, la République Argentine entra en pleine possession des contrées limitrophes du Sud-Ouest, et par là s'assurait la bagatelle des moins négligeables d'un million et demi de kmc., embrassant la Pampa centrale, la Patagonie et la Terre de Feu.

Quant aux Indiens, jusqu'alors paisibles

vable vieillard de 80 ans donne des preuves d'un bon naturel et a demandé le baptême pour lui ainsi que pour les siens.

L'année dernière, il fut trouver le vénéré Mgr. Cagliari en sa demeure de Viedma et lui exprima le désir de posséder quelques Missionnaires salésiens en son nouveau royaume, très proche du *Colluncura*, confluent du *Lymai*, et faisant donc partie du Vicariat de la Patagonie.



S. G. Mgr. Cagliari. — Le Cacique Namuncura, ses trois cousins, son neveu et son plus jeune fils.

possesseurs de ces étendues désertes, une fois la conquête du pays perpétrée, ils se virent brutalement pourchassés, déportés, dispersés, réduits à l'impossibilité de se réorganiser en tribus.

Plusieurs de ces Caciques vivent encore; ils entretiennent de très bons rapports avec nos Missionnaires, qui les ont instruits et baptisés, eux et leurs tribus, leur famille et toute leur progéniture.

*Namuncura* est un des caciques survivants à l'ancienne domination du désert. Ce véné-

Au mois d'août dernier, Namuncura s'était porté à Buenos-Ayres, aux fins d'y étudier avec le Gouvernement les conditions du nouveau régime et d'y élaborer son plan d'administration. Là, ayant eu connaissance du passage de Monseigneur en notre Collège central de Saint-Charles d'Almagro, il tint fortement à le venir trouver et entreprit ce voyage accompagné de trois cousins, d'un neveu âgé de 13 ans et de son dernier fils, qui allait vers la onzième année.

Il avait revêtu pour la circonstance son

brillant uniforme de Colonel, cachait l'ocre de ses mains dans des gants de peau et encadrait son masque bronzé, aux traits brusques et anguleux, d'une criarde coiffure enrubanée de galons.

Monseigneur, ainsi que Don Joseph Vespignani, l'invitèrent cordialement à partager avec eux leur sobre déjeuner. Toute la caravane accepta de bonne grâce. Ce qui nous valut le spectacle touchant de voir Sa Grandeur, avant et après le repas, guider la main du Cacique de vieille roche pour lui faire tracer le signe de la Croix.

Tout en faisant honneur au menu, notre hôte célèbre servit aux convives le captivant récit de ses prouesses dans le désert, de ses luttes meurtrières avec les troupes argentines, ses chances de revers, ses succès définitifs, etc. Venant à parler de son rival, le Cacique Sayhuéque, encore plein de jours, mais vieux et confiné dans ses terres, perdues faute de concessions similaires de la part du Gouvernement: « Sayhuéque, dit-il, n'a jamais été un honnête homme, et le bon Dieu ne saurait le bénir. Pour moi, je veux du bien à tout le monde et ne cause de mal à personne; j'ai foi et confiance en Dieu, et voilà pourquoi Il me protège ».

Le repas terminé, Monseigneur s'entretint longuement avec le Cacique. Ce dernier, à l'heure du départ, décida de laisser son fils et son neveu sous la direction de Don Joseph Vespignani, qui se chargerait de leur instruction religieuse et de leur éducation morale et intellectuelle, tout en les initiant à quelques-uns des arts ou métiers les plus utiles à eux-mêmes et les plus profitables aux barbares de Colloncra.

Actuellement, la Pampa Centrale compte dans son sein une multitude de chrétiens, tant indigènes qu'étrangers. On lui reconnaît environ 35 mille habitants, dont les multiples agglomérations sont extraordinairement distantes les unes des autres. Toutes ces tribus forment un immense peuple de pâtres, riche de deux millions de bêtes à cornes, de dix millions de bêtes à laine et d'un demi-million de chevaux. Cette confédération des quatre pays de Victorica, de Toay, de Santa Rosa et de Général Acha, ce dernier désigné comme la capitale de ce vaste territoire, vit sur une organisation politique des mieux entendues. Elle s'est créé, avec le temps, une magistra-

ture puissante, une parfaite organisation des autorités civiles et des pouvoirs diplomatiques et militaires.

Acha est le poste évangélique vaillamment occupé par le missionnaire salésien Don Pietro Orsi; Don Franchini Giovanni, renforcé du coadjuteur Barello, réside à Santa Rosa; quant à notre confrère Don Louis Luciano, il exerce son fécond apostolat dans Victorica.

Don Roggerone, lui, est littéralement le type du missionnaire ambulant, consacré à la sainte poursuite des âmes. Depuis longtemps déjà il sillonne ces interminables déserts, voyageant de tribu en tribu, de famille en famille, appelant à lui les sauvages encore païens ou se rappelant au souvenir des colons et des Indiens déjà recueillis dans la nef du salut, et, au cours de ces infatigables pérégrinations apostoliques, baptisant et administrant cinq autres sacrements, marquant partout son passage des travaux de son zèle, des bienfaits de son dévouement. Tous les trimestres, il fait une apparition à la Résidence pour y entretenir la religieuse ardeur de ses Confrères missionnaires, qui se trouvent relégués là, seuls, oubliés, non moins que pour puiser un renouveau de feu sacré à l'édifiant contact de leurs vertus.

On ne nous excuserait pas de vouloir apprendre à nos lecteurs l'empressement de Mgr. Cagliero à visiter ces dévoués Confrères de la Pampa centrale. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on connaît son héroïque sollicitude pastorale pour les brebis de son troupeau. Toutefois la relation suivante la prouvera encore plus.

---

### Monseigneur Cagliero dans la Pampa centrale.

---

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

Je me trouve en ce moment avec notre cher et vénéré Monseigneur Cagliero dans notre Collège de Babia Blanca. Nous arrivons d'une longue Mission prêchée au milieu de cet immense pays argentin que l'on appelle la Pampa centrale. Nous faisons ici une brève halte pour nous approvisionner un peu de force et poursuivre notre voyage vers la capitale du Rio Negro. C'est avec l'espérance bien douce de remplir de grandes consolations votre cœur de Père, que j'entreprends aujourd'hui de vous mettre au courant du bien inappré-

ciable que le secours de la divine Miséricorde nous a donné de réaliser parmi ces nombreuses populations, en contribuant ainsi largement au resplendissement ici-bas de la gloire de Dieu.

Si nous jugeons de cette Mission par le champ qu'elle embrasse, on ne peut s'empêcher de lui reconnaître un caractère d'extraordinaire importance. Elle s'adresse en effet à plus de quarante mille âmes, réparties en tout un monde de minuscules centres, disséminés capricieusement sur une plaine illimitée. Notre Société, depuis seulement deux ans, y a déjà fondé un Établissement et installé deux Résidences. La maison principale se trouve à Général Acha, capitale de ce Territoire; les deux Résidences se trouvent l'une à Santa Rosa, la seconde à Victorica. On retrouve entre ces divers pays la même distance qui sépare entre elles Gênes, Milan et Bologne, moins toutefois, nous l'avons remarqué, la facilité de communication qui relie ces dernières.

Jusqu'alors Monseigneur n'avait pu trouver le temps requis pour visiter cette Mission. C'était pourtant réaliser l'un de ses plus vifs désirs en même temps qu'exaucer les vœux les plus ardents de nos Confrères; il ne put effectuer plus tôt ce voyage à cause du nombre considérable de nos Maisons dans le Vicariat salésien de la Patagonie. Les difficultés obstinément suscitées contre nos Œuvres par le Gouvernement du Rio Negro n'étaient pas non plus pour avancer cette tournée pastorale.

Enfin, à la mi-octobre, Monseigneur, se disant pour se remettre des fatigues et des labeurs occasionnés par les exercices du milieu de l'année, exercices auxquels il prit une part directe et immédiate des plus actives, soit par la prédication soit par l'audition des confessions, et cela dans la plupart de nos Établissements de la République Argentine et de l'Uruguay, Monseigneur, dis-je, par manière de vacances tout épiscopales, résolut une incursion dans la Pampa centrale, en compagnie de Don Franchini, missionnaire de la Pampa, venu à Buenos-Ayres avec le mandat exprès de s'emparer de Sa Grandeur et de La guider, à travers le désert, vers ses compagnons d'armes de la Pampa. Faisait également partie du cortège le signataire de cette lettre.

Notre départ eut lieu le vendredi 15 octobre, sous la garde maternelle de la Madone Auxiliatrice, entre les mains de laquelle nous confiâmes cette course évangélique. Je ne m'attarderai pas à vous dépeindre les touchants adieux de la séparation et les témoignages d'amour, doublés d'admiration, que nous donnèrent nos bons confrères d'Almagro et leur jeune famille. Almagro, on le sait, parmi tous nos Oratoires américains, laisse vraiment l'impression d'un sanctuaire de la charité; aussi n'est-ce pas sans regrets qu'on s'en éloigne.

**En voyage. — Une première station à Santa-Rosa; accueil solennel. — Chez nous. — Cœurs d'or. — Une éducatrice modèle. — Les consolations.**

De la première phase de ce voyage, des dix-huit heures que nous mimes à franchir la distance qui sépare Buenos-Ayres de Trenque-Lauquen, je ne sais vraiment que vous dire. Nous passâmes d'abord toute une nuit à être brutalement bercés par l'intolérable cahotement du wagon. Quand, vers le matin, les timides clartés du crépuscule nous eurent fait entrevoir les beautés de ces paysages, un impitoyable brouillard vint murer à nos yeux cette nature que nous devinions si grandiose dans sa sauvage parure. Mais nous n'en fûmes d'ailleurs que plus recueillis pour réciter notre bréviaire, vaquer aux autres pratiques de piété dont la règle nous trace le programme. Tout cela, assaisonné d'une parcimonieuse collation, nous occupa jusqu'au moment où nous atteignîmes les confins de la Grande Pampa. Je dois, moins à mon impartialité d'annaliste qu'au doux devoir de la reconnaissance, de dire avec quelle obligeante amabilité la Compagnie de chemin de fer, protestante de religion, mit gracieusement à la disposition de Monseigneur une voiture des mieux aménagées. Et comment oublier les marques encourageantes de sympathie dont nous combla au cours de ce voyage le vaillant colonel Gil, l'un des plus grands propriétaires de Santa Rosa et un précieux ami des Salésiens?

Vers les deux heures de l'après-midi du 16, notre train stoppait à la gare de Santa Rosa (Général Hagos), où les plus joyeuses surprises nous étaient réservées. Monseigneur y était attendu par M. Edouard de Chapeaurouge, Gouverneur provisoire du pays, par les autorités civiles et municipales, par l'École de l'État, par une foule innombrable de dames et de Messieurs qui voulaient bien faire à l'évêque salésien l'accueil le plus cordial. Un escadron de gendarmes, montant de superbes chevaux pompeusement caparaçonnés, nous accompagna à notre entrée dans la ville, tandis que le préfet de police, M. Valerga, dont les deux fils font leur éducation au Collège salésien d'Almagro, fit à Sa Grandeur les honneurs d'une réception solennelle, et l'accompagna jusqu'à sa résidence de Santa Rosa.

Monseigneur désirait commencer sur le champ la mission. Après une courte invocation au Saint-Esprit, il remercia d'abord son auditoire du chaleureux accueil qu'il venait de faire à l'évêque salésien; il détermina ensuite et précisa les exercices, mit tout son monde au courant de l'horaire, et, dans une exhortation pleine de feu et d'onction, il l'engagea à le suivre universellement. Et ce ne fut pas peine perdue, comme la suite le dira. Aussitôt après, dans un humble appartement

de nos Missionnaires, Sa Grandeur commença les réceptions, car les personnes avides de le voir, de l'entendre, de lui parler, faisaient foule.

On comprend aisément pareille affluence. Le Gouverneur, venu tout exprès de la Capitale par train spécial, devait retourner dans la journée même, et les autres appréhendaient de perdre l'occasion d'entretenir un tant soit peu leur premier évêque et pasteur, de passage sur leur territoire. On put donner satisfaction à tout le monde, et notre mission eut un commencement des plus riches de promesses.

La nuit trouva donc debout les assises de notre œuvre évangélique; ce fut une douce et belle nuit d'automne, scintillante d'étoiles, alors qu'au sein de la ville, par les places et les boulevards, s'allumaient, comme pour répondre aux clartés de la grande voûte, des couronnes et des bouquets de flammes, de longues traînées d'étincelles. Mais voici que le carillon de notre église, infatigable ce soir, convoque à nouveau le peuple des fidèles. Le saint temple se voit en un clin d'œil bondé d'un monde de tout âge, de tout sexe, de toute condition, avide de boire les paroles de vie qui vont jaillir des lèvres de Monseigneur. Sa Grandeur en effet se fit entendre de nouveau, puis donna elle-même la bénédiction du Saint-Sacrement. La foule chanta ensuite un cantique approprié au saint temps des Missions et entonné par l'un de nos confrères, et c'est ainsi que fut clôturée cette première journée d'exercices spirituels. Durant les dix autres jours que dura cette retraite, Don Franchini, grand connaisseur du terrain, fut chargé d'élaborer le plan de notre pacifique campagne, d'étudier les positions, et de pointer nos batteries. Il avait en outre le souci de la police et du maintien de l'ordre; mais nous reconnaissons avec bonheur que plusieurs membres de la municipalité lui ont aimablement facilité cette tâche.

Monseigneur, indépendamment de l'administration des sacrements de Confirmation et de Pénitence, — et je vous laisse à penser si ses pénitents étaient nombreux, — voulut se réserver les prédications. Quant à moi, je fus le mieux partagé; il m'échut en effet l'instruction des garçons et des filles des collèges officiels de toute la contrée. Oh! bien-aimé Père, la consolation de voir, à plusieurs reprises dans le même jour, notre église surabondamment pleine de cette jeunesse si bien disposée! Elle se montra vraiment docile à la divine parole et au dernier jour ce fut un mouvement unanime pour s'approcher des Sacrements. Les belles espérances! Les riches garanties de succès pour l'avenir de cette République Argentine; si ses écoles n'étaient pas exclusivement laïques et l'enseignement foncièrement païen et profane!

Nous avons pourtant rencontré entre toutes une institutrice de Santa Rosa qui n'a pas craint de faire dans son programme une large

place à l'éducation morale et religieuse des enfants confiées à ses soins. Elle les accompagne en personne aux offices et ne les abandonne pas à elles-mêmes dans leur préparation aux Sacrements. On ne saurait trop chaudement louer cette pieuse et franche initiative, ni assez instamment recommander à toutes ses collègues dans l'enseignement l'imitation de ce noble dévouement.

À la clôture de cette mission nous comptâmes plus de deux cents communions; chaque jour avait eu lieu un bon nombre de Confirmations. Les baptêmes ne furent pas moins fréquents et plusieurs mariages se régularisèrent. Il est bien à regretter que le travail, alors battant son plein, de la tonte des brebis, n'ait point permis à la gent pastorale de suivre les exercices de la Mission. Les fruits, croissant en nombre, eussent été encore plus consolants. L'ensemble toutefois est plus que satisfaisant: nous n'avons qu'à en féliciter la bonne population de Santa-Maria. Plusieurs fois, durant son séjour en cette ville, Monseigneur fut gracieusement invité par les diverses autorités à des réunions et des banquets. Son grand tact, sa courtoisie aimable et digne, enfin son large esprit d'obligeante solidarité ne pouvaient décliner des offres si délicates. Partout il laissa derrière lui une excellente impression. On sait de quelle valeur est toujours en matière de religion la conduite des chefs du pouvoir, de l'aristocratie ou du talent ou du sang sur les humbles classes ouvrières de la société. C'est dire qu'ici, à Santa Rosa, les édifiants exemples venus de haut lieu facilitèrent la bonne marche et l'heureuse issue de notre Mission en encourageant le mouvement populaire et en rehaussant le crédit des Apôtres de l'Évangile.

**Pierres d'achoppement. — Les délices d'une oasis. — Un instantané de la Pampa. — Le messager avant-coureur de Victoria. — Sur le seuil de la ville.**

Le 26 octobre, à deux heures du matin, nous étions debouts. Après avoir célébré en toute commodité le divin Sacrifice *ante lucem*, nous nous mettions en route pour Victoria, — pays d'environ 6,000 âmes et situé à 200 km. de Santa-Rosa.

Dans cette direction, pas de voie ferrée ni même de route carrossable. On se laisse quand même emporter par un attelage carnavalesque d'une douzaine de chevaux et mulets, vous entraînant à foud de train au milieu du désert dans un pitoyable omnibus, suffisamment cahoté pour provoquer le mal de mer et n'ayant rien de commun avec tout véhicule tant soit peu confortable. Nous franchissions l'espace à travers des tourbillons de poussière aveuglante, au milieu de trombes d'un sable suffoquant. Les infortunés voyageurs incarcérés dans cette soi-disant voiture de poste,

étaient perpétuellement balancés de côté et d'autre, par suite des inégalités de terrain. C'étaient tour à tour des révérences involontairement profondes, des soubresauts désespérants, des renversements foudroyants; tantôt aussi on se déhanchait de droite et de gauche. Mais toutes ces évolutions de bizarre gymnastique s'enjambaient avec une si grande prestesse qu'elles devenaient inaperçues et que l'on n'avait plus conscience que d'une dislocation confuse et générale. C'était un curieux tableau que de nous voir dans l'intérieur de cette diligence nous industrieux des pieds et des mains, des genoux, des épaules et des coudes, utiliser tous les membres de notre corps pour asseoir notre personne, je ne dis pas commodément, mais au moins d'une façon moins instable. Nous apportions alors au maintien de notre équilibre une attention, un empressement que seuls peuvent connaître des ministres dans une crise de cabinet. Monseigneur finit par avoir mal au cœur de ce perpétuel cahotement; Don Franchini se blotissait dans une encoignure de notre galère roulante; quant à moi je ne souffrais que d'un appétit pantagruélique, et, par ma note gaie, pratiquais à la lettre le classique *gaudere cum flentibus*.

Grâce à l'intervention divine, notre chemin se montra enfin plus tolérable; les chocs, les heurts diminuèrent, les pierres d'achoppement devinrent plus rares et, par suite, les soubresauts et les torsions. A ces tortures succéda le malaise d'une faim aiguillonnée par tant de causes. Nous fîmes donc une halte. Sous l'ombre bienfaisante d'un arbre touffu nommé *calden*, postillons, voyageurs et phaétons vinrent attaquer le réconfortant repas que d'aimables gens de Santa Rosa avaient préparé à Monseigneur. Si l'on sait que notre supplice de voyage avait duré environ longues heures, on comprendra aisément combien aiguisable devait être notre appétit. Une charitable famille vint providentiellement nous découvrir dans notre retraite, pour nous emmener aussitôt en son logis, situé à peu de distance. Notre attelage fut remis et la maîtresse de maison, une dévouée chrétienne et très hospitalière béarnaise, nous servit elle-même une tasse de thé, que nous préférons au meilleur tonique, au plus ranimant cordial. En effet, sur notre route interminable, tout au plus avions-nous entr'aperçu quelques misérables huttes, où l'on n'a pas de bien grandes chances de trouver hospitalité. Chacun souffre comme il l'entend, mais l'endurance devient une vertu et le support un mérite, quand ils sont animés par l'esprit de foi.

Il nous restait la partie la plus longue, mais non la plus pénible de notre voyage à remplir. Nous pouvions cette fois nous rendre compte de l'aspect de la Pampa; il est des moins pittoresques et n'offre rien, dans sa déconcertante monotonie, de bien captivant pour la

vue. Ce ne sont que plaines indéfinies se confondant partout, d'une ligne uniforme, avec l'horizon. Par endroits cependant elles vaudraient, semble-t-il, onduler. Ici elles se déroulent arides et sablonneuses; ailleurs le sol paraît cultivable. De ce côté surtout abondent les *caldenes*, dont j'ai parlé plus haut, et qui ne fournissent en somme qu'un aliment pour le feu. Jamais de fleuve ni de rivière; nul cours d'eau. Ça et là se dessinent des mares d'eau salée rocéclant une fourmilière de minuscules poissons dont la chair est résistante comme le cuir et l'odeur des plus repoussantes. Toutefois ces terrains de la Pampa sont encore une ressource pour le pâturage, et leur acquisition se fait à des prix assez élevés. On y voit courir en effet de troupeaux de chevaux, de bœufs et de moutons dont la prodigieuse quantité rappelle la richesse en bétail des pasteurs bibliques, les patriarches nomades Abraham, Isaac et Jacob.

Cependant nous avons achevé une légère collation, et tout en écoutant les souvenirs édifians de Monseigneur sur notre bon Père Don Bosco et le début de son Œuvre, ses captivants récits des premières missions salésiennes en Patagonie, nous étions rendus aux portes de Victoria.

Nous remarquons tout d'abord dans la campagne un groupe de cavaliers s'élançant à bride abattue dans notre direction sitôt qu'on nous eut signalés à l'horizon. C'était Don Luciani, notre dévoué confrère, le missionnaire zélé de Victoria, suivi des délégués du pays. Ils accouraient nous souhaiter la bienvenue pour retourner de suite annoncer notre arrivée à la population et la disposer à recevoir en bon ordre Sa Grandeur. Pour leur en donner le temps, nous avions ralenti notre marche, et procédions à un brin de toilette, avec la bien juste ambition d'être pour le moins présentables. Une couche de fine poussière nous recouvrait comme d'un linceul gris; notre visage en était saupoudré et nos mains pour ainsi dire comme gantées. On nous eût certainement confondus avec des gens de mine.... au sortir de leur puits.

Maintenant le pays s'étale devant nous. Il offre, avec l'éparpillement de ses habitations clairsemées, l'aspect d'une plaine encore sablonneuse et dès lors indécise, tenant quelque peu d'un centre de population, mais rappelant encore en maints endroits l'aridité du désert. On le trouve encombré de *medani*, saillies de terrain couvertes d'une moisson d'herbe haute et amère que la gent chevaline ne paît jamais sans être sur le champ frappée de mort. Ces hauteurs sont perpétuellement agitées par des rafales d'un vent impétueux, occasionnant de vrais cyclones de sable, de gravier et de terre. Aussi les propriétaires affectionnent-ils de préférence la campagne, où ils se retirent dans leurs riches villas et en de commodés habitations.

Je puis vraiment comparer l'entrée de Mou-

seigneur à un triomphe. Le pavé des rues disparaissait sous un moelleux tapis de verdure. A la suite de Don Luciani, toutes les autorités, l'aristocratie au grand complet, mais tous disparaissant dans le remous de la population, la ville entière en un mot s'était portée aux abords d'une immense avenue embellie d'arcs de triomphe, parée de drapeaux aux couleurs de toutes nations. Les édifices publics affichaient également un air de fête. Hommes et femmes, enfants et vieillards accouraient en foule au devant de Monseigneur, semant à pleines mains les fleurs et la verdure sur son passage. Et, dominant toute cette chaleureuse ovation, les bravos, les acclamations, les cris de « Vive Monseigneur », s'élevaient sans discontinuer de milliers de poitrines, sans distinction de rang. A cette pluie de fleurs, à ce chœur puissant, Sa Grandeur répondait en bénissant la foule. Pour tout dire, ce magnifique spectacle est un de ceux qu'on se trouve heureux de rencontrer une fois, mais qu'il ne faut pas tenter de faire revivre par la description et le récit.

Une fois entré dans le lieu saint, Monseigneur se dirigea vers la chaire, tout enguirlandée de fleurs pour l'occasion. Il y fit une brève allocution, par manière d'avant-propos de nos exercices spirituels. Le chant du *Te Deum*, la bénédiction du T. S. Sacrement consacrerent ainsi l'inauguration de nos travaux apostoliques.

Après les malaises et les fatigues d'un si pénible voyage, Monseigneur eût satisfait à un autre de nos désirs s'il s'en était allé au plus tôt prendre un repos dont il avait tant besoin. Sa Grandeur toutefois eut à cœur, auparavant, de faire une première tournée dans les classes, voulant assurer tout de suite la jeunesse de nos écoles de la sensible reconnaissance qu'il lui gardait pour une telle réception, non moins que pour inviter la gent écolière à prendre part en corps aux instructions et aux cérémonies de cette mission. A cette fin, Monseigneur s'entendit le jour même avec le Conseil de l'Instruction. Et ce n'est qu'après avoir reçu les plus importantes visites qu'il consentit à demander au sommeil les bienfaits d'une nuit réparatrice.

A Victorica, la demeure du Missionnaire n'est autre qu'une humble sacristie. Pour moi, je fus hébergé dans la cabine réservée au chef du lutrin. La population elle-même se chargea généreusement de sustenter les forces de ses apôtres. Aussi n'avions-nous qu'à nous astreindre au régime assigné par l'Évangile au zélé missionnaire: *Manducate quæ apponuntur vobis*. — Prenez ce que l'on vous offre.

**Correspondance à la grâce de Dieu.**  
— **Témoignage de reconnaissance.** — **Un grave danger couru par Monseigneur.** — **Les tribulations et les consolations du Missionnaire à Victorica.**

Ici également nous eûmes de la besogne et du travail pour dix jours. Chaque jour, deux méditations et deux conférences; puis confessions, confirmations, baptêmes et mariages tenaient toujours l'église remplie et nous rendaient incessamment affairés. Nous avons trouvé beaucoup de correspondance parmi les fidèles, et surtout du côté de la jeunesse. L'assiduité de ces chers adultes aux exercices spirituels, leur avide empressement stimulaient notre ardeur autour d'eux et nous encourageaient dans ce travail d'évangélisation et de sanctification. Dès les premiers jours, les communions montèrent à quatre-vingts, pour devenir ensuite de plus en plus nombreuses. Elle est bien grande et bien vive la foi de ce peuple de Victorica! N'y trouverait-on pas en foule des germes de vocation à l'état ecclésiastique et religieux, s'il nous était donné de cultiver ce terrain d'une façon moins passagère! Un seul prêtre, pour un tel centre, ne peut suffire à pareille besogne. Notre mission eut donc un plein succès, et nous en bénissons Dieu.

Monseigneur mit d'abord des soins à redresser et régulariser certaines unions purement civiles. Et en cela il réussit complètement, étant même écouté de la part de ceux qui avaient juré de ne se prêter au grand jamais à cette œuvre de justice et de grâce. Trois personnages, des plus notables de la localité, offrirent gracieusement au vaillant évêque un banquet de reconnaissance, auquel prirent part également ses compagnons d'armes de la mission. Monseigneur, qui sait apporter en tout l'efficacité d'un zèle industriel et éclairé, passa au milieu de ses distingués convives des moments de religieux épanchement, de nature à rappeler les divines réjouissances des Noces de Cana. Le syndicat cosmopolite des commerçants de tout bord, français, espagnols, italiens, invita pareillement Sa Grandeur à présider un autre banquet; enfin, le dernier soir de notre séjour à Victorica, différentes personnalités voulurent bien honorer notre table de leur présence et nous récréèrent d'une belle soirée à grand orchestre de cithares, flûtes, violons et mandolines. Les exécutants n'étaient pas sans savoir que Monseigneur est un fin connaisseur en fait d'art musical; mais ils jouèrent de confiance, sûrs de l'indulgente bonté de leur hôte obligé.

L'avant-dernière journée fut consacrée tout entière à la visite des prisons. Quel sujet de bonheur pour ces malheureux détenus! Deux d'entre eux, en considération de Monseigneur, recouvrèrent leur liberté. Vraiment, nous se-

rions intarissables si nous prétendions mentionner toutes les délicates attentions dont Monseigneur fut l'objet.

Toutefois, peu s'en fallut qu'un fait, des plus simples en lui-même, n'amenât une terrible catastrophe. MM. Capdeville et Dewavrin, colons de nationalité française, qui possèdent à eux seuls 40,000 km. de terre et en plus 40,000 moutons, dix ou douze mille vaches et un millier de chevaux, sollicitèrent Monseigneur de vouloir bien se rendre à leur *estancia* (métairie) pour y administrer les sacrements à tout un peuple de bergers et de laboureurs qu'ils occupent. Monseigneur prit place sur un *sulki*, voiture pouvant contenir tout au plus deux personnes et tirée par un superbe cheval blanc. Tout à coup, voilà que notre coursier s'emballa, et sans nul souci des guides sur lesquelles Don Franchini tirait de toutes ses forces, il commence une course vertigineuse. Comment la chose aurait-elle fini si notre coursier, voyant devant lui le large portail d'une cour, ne s'y était engagé ? Le sulki, au passage, heurta contre un angle de la muraille et versa les deux voyageurs. Monseigneur fut jeté sur un tas de sable et Don Franchini au milieu d'un bouquet de broussailles : il en fut quitte pour une légère lésion à la main gauche. Vous ne sauriez croire mon épouvante et celle de tous les témoins de cette scène. Nous pensions relever Monseigneur à demi-mort, et quelle ne fut pas notre joie de le trouver avec son inaltérable sourire, secouant la poussière de ses habits et de son chapeau. Avec un sang-froid admirable il reprit sa place dans le véhicule, qui ne fit que changer de cocher ; Monsieur Capdeville tint à conduire lui-même. Nous avions mis ce temps de mission sous la protection de la Vierge Marie ; Elle nous donnait une preuve de sa bonté en délivrant notre bien-aimé Père du plus grand danger. Qu'Elle en soit à jamais bénie !

Le 3 novembre, de grand matin, nous étions emportés dans la direction de Santa Rosa de Toay par l'affreuse voiture de poste décrite plus haut. Il faisait encore obscur. Toutefois beaucoup de personnes s'étaient réunies pour nous saluer. Il nous fallut prendre congé de notre cher Don Luciani : comme il en était affligé ! Le pauvre, il avait bien raison de l'être. Si l'isolement répugne en général à à tout homme, pour nous en particulier, formés dès longtemps à la vie de communauté, la solitude pèse bien lourdement. Je suis à même de l'affirmer, pour en avoir fait la dure expérience dix mois durant qui me parurent des ans. L'état florissant dans lequel nous trouvâmes cette mission nous amène à croire sagement que Don Luciani, à l'exemple de saint François-Xavier, va chercher au pied des autels les bienfaits du soulagement et la douceur des célestes compagnies. Aussi dans toute l'effusion de notre amour fraternel lui avons-nous promis de le rappeler au bon sou-

venir des supérieurs et des confrères, en vue de lui obtenir quelqu'un qui partagerait avec lui la besogne, et des secours matériels qui lui rendissent plus supportables les *compagnons de la pauvreté*. Représentez-vous en effet, bien-aimé Père, quatre murs dénudés mal recouverts de feuilles de zinc, avec la terre pour tout pavé, et vous aurez une idée, trop belle encore, de l'église de Victorica. Sous l'action du vent, qui souffle ici presque constamment, ces feuilles de zinc rendent un bruit infernal. La poussière et la pluie envahissent le local et gâtent toute cérémonie tant soit peu longue ; et le célébrant, durant les offices, doit toujours purifier les saintes espèces de la terre qui les souille. Je renonce à décrire la sacristie. Don Luciani y prend son repos sur un matelas qu'il étend chaque soir sur une paire de bancs d'école. Monseigneur, qui a vraiment pour nous un cœur de père, ne voulut point partir de la Mission avant d'obtenir de la Municipalité la promesse formelle de mieux aménager le lieu saint et de rendre plus décente la demeure du missionnaire. Vous me permettez, vénéré Père Don Rua, de recommander à votre paternelle sollicitude, de la part de Monseigneur et en notre nom à tous, notre pauvre confrère Don Luciani. Il a absolument besoin d'un compagnon, sans lequel il ne pourra que délaïsser cette Mission, qui promet pourtant tant de bien.

(A suivre.)



## BRÉSIL

### Les Missions salésiennes au Matto Grosso.

Compte rendu de la conférence tenue par D. Antoine  
De Bella en l'église de Marie Auxiliatrice,  
le 23 mai dernier



Le **Matto Grosso** est sans conteste le plus étendu des 21 Etats de la République du Brésil. Sa superficie égale quatre fois celle de l'Italie. Son nom, en langage brésilien, signifie *grandes forêts*, et, de fait, le sol de la région n'est en grande partie recouvert que de bois épais ; quelques-uns même sont restés jusqu'à nos jours forêts vierges. Ce pays, à en juger du moins par son étonnante fertilité et sa luxuriante végétation, pourrait aisément nourrir plusieurs millions d'habitants. Il n'en renferme pourtant que deux cent mille ; or, sur ce nombre, 130 mille sont catholiques, (nous englobons ici les familles noires émigrées des côtes africaines). Le reste de la population vit encore à l'état sauvage, s'a-

britant sous les voûtes des forêts. Le climat, en général, est relativement chaud, ce qui ne le rend pas des plus sains. Le voyage que l'on doit effectuer pour se rendre au Matto Grosso est d'une longueur fatigante. Le cacao, la vanille, le coton, la banane, le citron, la jujube, le café, la canne à sucre, le riz, la mandioca, tels sont les produits de cette contrée.

Les bois, outre la plante qui distille une gomme nommée *borrascia*, renferment les arbres les plus précieux et les plus beaux, tels que le *facaranda*, le cèdre, etc.

On va même jusqu'à reconnaître au pays des mines d'or et d'argent, des carrières de pierres précieuses.

Nonobstant ces sources de richesses, dont la nature s'est plu, semble-t-il, à le combler, l'État du Matto Grosso n'en demeure pas moins le plus pauvre du Brésil, pour l'unique raison qu'il manque de bras assez actifs et vigoureux pour l'exploiter. L'extraordinaire dénuement des indigènes n'est imputable, en effet, qu'à l'indolence native des habitants, indolence qu'expliquent fort bien, sans l'exagérer pourtant, le climat énervant de la région et l'exceptionnelle fertilité du sol, qui, sans exiger la moindre goutte de sueur, offre à tout venant une nourriture copieuse, succulente et variée. Et nous ne disons rien ici de bien d'autres moyens de subsistance, tout au moins aussi abondants et providentiels, tels que la chasse et la pêche.

\* \*

Mais ce qui doit par-dessus tout intéresser le Missionnaire et ranimer le zèle des bons catholiques, ce sont les déplorables conditions religieuses et morales où végète ce malheureux État du Matto Grosso. Les 130 mille chrétiens ou civilisés qui s'y rencontrent en sont arrivés à ce point de déchéance intellectuelle et morale qu'il est littéralement impossible de les distinguer, ni par leur confession, ni par leur tenue, des autres barbares indigènes. La religion se complique chez la plupart de pratiques diaboliquement superstitieuses; d'ailleurs les relations qui mettent incessamment en rapport les civilisés et les païens ne sauraient être que préjudiciables aux premiers. Aussi la grande majorité n'a-t-elle retenu de la religion catholique que le caractère baptismal. Et ceux qui, au cours de leur vie, atteignent-elle la longévité de Mathusalem, pénètrent deux fois seulement dans le saint lieu — la première lors du baptême, la seconde à l'occasion du mariage — ne sont pas les moins nombreux. Pour cette dernière cérémonie, les jeunes gens se présentent au ministre de Dieu sans savoir le premier mot de religion, sans même pouvoir faire le signe de croix; et il faut suer sang et eau pour leur donner une notion rudimentaire des vérités de notre foi et des devoirs du chrétien. S'ils viennent à avoir des fils,

ils s'empressent aussitôt de suspendre au cou des nouveau-nés des amulettes consistant en dents de serpents, ou en osselets d'animaux féroces, car ce sont là, pensent-ils, de sérieux préservatifs contre la maladie et autres fâcheux accidents.

Leurs pratiques religieuses, spécialement dans les principales villes et dans tous les centres importants, se réduisent à la célébration, à grand fracas de musique, et au milieu d'une pompe extraordinaire et d'une profusion de feux d'artifice, des fêtes de la Pentecôte, de l'Immaculée-Conception et de la Saint-Benoît, qu'ils clôturent régulièrement par un bal prolongé bien avant dans la nuit. Ceux qui le dimanche et les autres jours fériés restent assidus aux offices forment une bien infime exception. Quant à la fréquentation des Sacrements, personne n'y songe. Témoin cette statistique: en l'année 1895, dans toute la Capitale de ce pays, c'est-à-dire à Cuyabá, ville de 20,000 âmes et au-delà, trois hommes seulement se sont trouvés qui ont fait leurs Pâques; pour ce qui est des femmes, il y en eut une quarantaine. Et comme si une telle indifférence en fait de religion ne suffisait pas pour la perte des âmes, voici que se glissent dans la capitale et dans les autres principales villes, le protestantisme et le spiritisme, qui sont le véhicule d'une presse impie et démoralisatrice, faite pour rendre les présomptueux et les ignorants plus revêches à cette parole divine tout nouvellement annoncée au milieu d'eux.

L'unique sujet de consolation que nous ayons, c'est de voir qu'autant les habitants des villes du Matto Grosso opposent d'apathie et de négligence à leur instruction religieuse et à l'accomplissement des devoirs, autant ceux de la campagne mettent de soin et témoignent de bonnes dispositions pour en bien profiter.

\* \*

En demandant la cause d'une si regrettable situation faite aux intérêts religieux et moraux, le conférencier affirme la trouver dans la pénurie, le manque absolu, pouvons-nous dire, de prêtres et de missionnaires. Une population de 130,000 catholiques doit se contenter de sept prêtres seulement, séparés par des distances énormes. Deux résident avec l'Évêque dans la Capitale; les cinq autres se trouvent disséminés dans les principaux centres, et, de plus, voient leur zèle pour le salut des âmes neutralisé peu à peu par l'âge, par la maladie ou les infirmités.

L'Évêque lui-même n'est pas exempt de ces infirmités, et c'est avec peine qu'il peut administrer la confirmation et vaquer à l'administration de son diocèse.

Il n'y a pas longtemps, son Vicaire Général, qui pourtant déployait encore une assez grande activité, n'était pas moins que *nonagénaire*; il a reçu de Dieu, en son paradis, le salaire

bien mérité d'un labeur infatigable. Un des deux prêtres de la ville épiscopale est curé de la cathédrale.

Son ministère se réduit à dire la messe le dimanche, et, durant la semaine, quelques jours seulement; à l'occasion, il fait un baptême ou bénit un mariage. Le second, en raison de l'âge et des infirmités, se trouve dans l'impossibilité de célébrer. Et voilà tout le clergé d'une ville de 20,000 âmes. Des sept paroisses qui se partagent la cité, cinq sont

aussi, à de nombreuses infirmités. Les deux autres curés, ne sont pas plus valides que les précédents.

Le reste des communes est absolument privé de tout ministère ecclésiastique, au point que la capitale primitive de cet État, appelée elle-même *Matto Grosso*, et dont la population flotte entre 4 et 5000 âmes, voit depuis bientôt 50 ans sa cure vacante. Une ou deux fois par an, elle reçoit la visite d'un prêtre de Bolivie qui, autorisé *ad*



Les premiers sauvages Coroados habillés et formés au travail Par D. Balzola, au Matto-Grosso.

fermées et les deux autres végètent péniblement.

De tous points identiques à celles du chef-lieu du diocèse, les conditions religieuses et morales des autres villes ne sont pas plus consolantes. **Corumba**, centre de 12,000 âmes, a pour pasteur un prêtre italien âgé de 70 ans, que la maladie vient assez fréquemment clouer au lit deux ou trois semaines durant, pendant lesquelles, l'église paroissiale demeure close. **S. Luis de Caçeres**, autre ville importante, possède un prêtre *octogénaire*, auquel la paralysie a depuis longtemps interdit l'accès de l'autel. De même, **Ciapada**, gros bourg de campagne, est desservie par un prêtre qui est sujet, lui

*hoc*, ne peut qu'administrer le baptême et bénir les mariages. Il est aisé de se figurer, moyennant ces données, quel genre de christianisme doit régner dans l'immense État du Matto Grosso.

Il est vrai de dire qu'il existe dans la capitale une sorte de *Séminaire*.

Lors de la prise de possession de son siège, en 1876, l'Evêque actuel y trouva quelques jeunes gens, et, parmi eux, plusieurs clercs dont deux déjà élevés aux Ordes majeurs; mais pour des motifs très graves il ne put leur permettre d'arriver au sacerdoce; en présence de cette mesure, tous les autres rentrèrent dans le monde. Et voilà comment, en ces vingt-deux dernières années, l'Evêque

n'a pu trouver, malgré l'existence de ce Séminaire, qu'un seul prêtre à ordonner, et encore ce dernier était-il venu déjà séminariste d'une autre province.

C'est ainsi que cette immense contrée voit restreint à quelques unités bien insuffisantes le nombre des ouvriers évangéliques. Aujourd'hui même, nous n'avons aucune espérance d'un avenir prochainement meilleur. Voilà deux ans, quatorze enfants sont entrés au Séminaire: quatre seulement, restés fidèles à leur vocation, sont l'espoir de ce malheureux diocèse.

\*

C'est au mois de juillet 1897 que les Salésiens pénétrèrent au Matto Grosso, où les mandait avec instances l'Evêque lui-même, après avoir durant dix longues années désiré leur venue. Il établit le centre de leur Mission dans une des six paroisses de la Capitale. Dans le local qui nous fut concédé, notre premier soin fut d'établir d'abord un Internat, aujourd'hui relativement assez prospère, et puis un Patronage, fidèles en cela aux principes de notre vénéré Père Don Bosco qui disait: « *Voulez-vous réformer une cité, régénérer un pays? Commencez par la création d'un bon Patronage, et vous disposerez des moyens les plus efficaces de relèvement moral.* ». Aussi est-ce une encourageante consolation que de voir cette œuvre réaliser à la lettre la parole de notre bien-aimé Fondateur dans la capitale, pourtant bien démoralisée, du Matto Grosso. Et de fait, grâce au nombreux concours d'enfants assidus au Patronage, nous pouvons, en les réunissant aux élèves de l'Internat, les instruire dans la religion chrétienne, en préparer un grand nombre à la première Communion, les agréger à la Confrérie de Saint-Louis de Gonzague, célébrer avec plus de solennité la fête de leur saint Patron, et, grâce à leur apostolat, ramener les parents à la pratique de la religion; au point que si en l'année 1895 trois hommes seulement furent remarqués pour avoir fait leurs Pâques, en 1896 on en pouvait déjà compter 17; enfin, par une bénédiction accordée à l'apostolat salésien, ils étaient 300 l'an dernier à s'approcher du festin eucharistique pour l'accomplissement du précepte pascal. Et ce sont là des résultats obtenus par le seul Missionnaire salésien attaché à la dite paroisse! Quel bien ne réaliserait-on pas si le personnel ne faisait défaut? Voilà une ville de 20,000 âmes reconquise à Jésus-Christ par un humble fils de Don Bosco, en un peu moins de trois ans.

Ce fut au mois de juin 1895 que l'on fit l'inauguration de la première station de Missionnaires, aux portes mêmes du vaste pays des Indiens, appelés *dos Indios Coroados*, comprenant bien 10,000 habitants, tribu moins barbare et de conquête plus facile, et qui, ainsi l'espère-t-on, sera le premier anneau d'une longue chaîne de conversions, au nombre

desquelles nous comptons celles des cannibales indigènes. Il y a quelques années, ces *Coroados* étaient voués à l'extermination par des envoyés du Gouvernement, qui, pendant près de vingt ans, avaient vainement tenté de les civiliser. Le regretté Monseigneur Lagsagna avait sollicité et obtenu leur grâce, puis envoyé au milieu d'eux plusieurs apôtres salésiens, deux prêtres, quelques coadjuteurs laïques et trois Filles de Marie Auxiliatrice.

En novembre de l'année 1896, le Président du Gouvernement du *Matto Grosso*, était de passage dans la Colonie des *Coroados*, où il venait vérifier l'exactitude au moins douteuse de certains bruits que la jalousie avaient répandus sur le compte des Salésiens de cette Mission. Il ne pouvait revenir de son étonnement, en voyant les sauvages réunis autant que nos moyens l'avaient permis, en une seule et même famille, s'adonner avec une ardeur qu'il ne leur connaissait pas aux travaux des champs ou de la forêt, alors qu'auparavant ils se montraient rebelles à toute occupation, se dérobaient aux moindres fatigues. Et son admiration ne connut plus de bornes quand, arrivé à la Communauté des Sœurs, il y trouva une école des mieux organisées, où quantité d'enfants s'appliquaient assidûment et non sans quelque succès à la lecture, à l'écriture, au calcul. Une autre catégorie, la division des plus âgées, apprenaient, sous le regard maternel et vigilant de la Sœur, les secrets d'un art culinaire à leur portée, la coupe des habits, etc. Notre visiteur fut ému jusqu'aux larmes quand, une fois, entré dans la salle de musique, il put entendre un chœur exclusivement composé d'Indiens, qu'une Sœur accompagnait à l'harmonium, chanter en brésilien des cantiques à la Vierge de Don Bosco, puis un *Kyrie* et un *Gloria* en musique. Et tout cela est le fruit d'un an et demi à peine de travail. Quel résultat ne pourrait-on point obtenir, pour peu que l'on eût à sa disposition les ressources pécuniaires indispensables et le personnel voulu? A quel succès n'aboutira point cette Mission dans 5, 10 et surtout 20 ans, en maintenant cette marche progressive?

Le conférencier ne pouvait mieux conclure qu'en faisant un chaleureux appel à la générosité de nos Coopérateurs et Coopératrices, ainsi qu'à la charité de tous les catholiques, pour réclamer de leur zèle aide et assistance en faveur de cette Mission si intéressante du Matto-Grosso et cependant si pauvre et si oubliée. Le conférencier engage tout le monde à faire une aumône soit en nature, soit en espèces. Il recevra avec bonheur et empressement tout linge ou étoffe qu'on lui remettrait; la Mission des *Coroados* en a un besoin immense: la plupart de ces pauvres sauvages vivent en effet dans un état de nudité presque complète. « Votre généreuse et dévouée coopération, dit-il en terminant, hâtera l'heure de la conversion et, par suite, la civilisation des 80,000 sauvages du Matto Grosso. »



La Manouba (Tunisie).  
janvier 1898.

Vous me feriez grand plaisir si vous pouviez insérer parmi les grâces obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice la suivante. L'an dernier, à pareille époque, une jeune femme, ma cousine, tombait très gravement malade. On recommanda sa guérison aux prières de nos enfants. Tous nos enfants prièrent pendant un certain temps à cette intention Notre-Dame Auxiliatrice et saint Antoine de Padoue.

Or, j'avais une médaille de Notre-Dame Auxiliatrice qui avait été bénite par notre bon Père Don Bosco à l'époque de son dernier voyage en France.

Plein de confiance en Celle que l'on n'invoque jamais en vain, je fis donc parvenir à la malade cette médaille, à Ébreuil (Allier). Après l'avoir baisée avec foi et confiance, elle ressentit plus de courage et de résignation, et à partir de ce moment un mieux très sensible se manifesta, au grand étonnement des quatre docteurs qui soignaient la malade et qui ne gardaient plus d'espoir, vu la complication du mal et les deux opérations très dangereuses et très affaiblissantes que l'on avait dû faire.

Si cette personne est encore de ce monde et bien portante maintenant, elle le doit certainement aux prières que l'on faisait pour elle dans toutes nos Maisons de France. On avait promis du pain pour les enfants si on obtenait la grâce demandée; je suis heureux de pouvoir vous dire que la famille a été heureuse d'acquiescer sa promesse.

A. VIDAL,  
prêtre salésien.

Une enfant de Marie remercie Marie Auxiliatrice de l'avoir secourue en deux occasions, en conservant à un parent un emploi qu'il était menacé de perdre; et en protégeant un jeune homme dans un examen.

Toulon, le 13 mars 1898.

Mes plus vifs remerciements à la Madonne de Don Bosco pour plusieurs grâces spirituelles et temporelles que j'ai reçues par son intercession, et spécialement encore pour la faveur d'un heureux voyage de ma sœur avec sa famille, de l'Alsace en Californie.

XAVIER BRUNNER,  
Coopérateur salésien.

Paris, le 27 janvier 1898.

J'avais promis à Marie Auxiliatrice de donner 100 frs. aux enfants de Don Bosco quand Elle m'aurait obtenu une grâce que je désirais vivement. Trois mois après j'étais exaucée comme la Sainte Vierge sait le faire, et si exactement dans les conditions que j'avais demandées, qu'il est impossible de ne pas y reconnaître sa maternelle bonté!

Voulez vous faire remercier Marie Auxiliatrice par vos enfants et faire publier ceci dans votre *Bulletin*, pour qu'on sache de plus en plus combien Elle est puissante et bonne?

H. D.

**Faenza.** — Une excellente famille du diocèse de Faenza remercie bien vivement la T. S. Vierge pour une grâce très importante qu'elle vient d'obtenir, et offre en retour la somme de 1000 frs en sollicitant des prières.

14 avril 1898.

J. B. RINALDI, prêtre

**Faenza.** — Le *Bulletin salésien* d'avril 1897, parmi les grâces de N.-D. Auxiliatrice, en relate une qui fut accordée au sous-signé en faveur d'un neveu, âgé de 13 ans. Aujourd'hui, précisément un an après, en février dernier, un autre de mes neveux, âgé de 16 ans, fut atteint de l'influenza. Son état s'aggrava si promptement que la pauvre famille en fut dans la désolation. Je me souvins alors des paroles que Don Bosco aimait souvent à répéter: dans tous vos besoins, ayez recours à la Mère de Dieu qui vous consolera; et sur-le-champ je me dirigeai vers l'Oratoire salésien. Prostré au pied de l'autel, je priai Marie d'avoir pitié du pauvre malade, et

à l'heure qu'il est, mon cher François est guéri.

Loué soit à jamais le nom du Seigneur et celui de N.-D. Auxiliatrice.

FRANÇOIS VESSOLI.

**Fossano.** — Juvénal Pettiti remercie la Bonne Vierge, Secours des Chrétiens, pour la guérison de son épouse qui souffrait cruellement d'une maladie grave. Il envoie une modique offrande pour la célébration d'une messe d'actions de grâces et demande à Marie, avec la persévérance chrétienne, la fidélité à tous ses devoirs.

**Turin.** — Merci à Marie ! L'expression de ma gratitude pour Elle ne saurait être trop ardente. Affligée de la cruelle maladie de ma mère, presque moribonde, je me suis tournée vers la *Consolatrice des affligés* et l'*Auxiliatrice des Chrétiens*. Ce ne fut pas en vain. Ma mère ressentit d'abord un peu de soulagement, puis l'amélioration de sa santé s'accrut, et peu à peu elle se rétablit complètement.

THÉRÈSE RECROSIO.

Rosa Enriù fut prise au cou d'une forte névralgie, qui lui causa de très vives douleurs durant quatre mois, et la rendit incapable de toute besogne; cette maladie ne lui permettait pas davantage de reposer ni même d'appuyer la tête sur l'oreiller. La pauvre infirme en était tellement tourmentée que l'on pouvait craindre de voir son triste état s'aggraver d'aliénation mentale. Plusieurs médecins avaient été consultés, beaucoup de remèdes employés sans jamais apporter le moindre soulagement. Toute la famille mit alors sa confiance en la Vierge Auxiliatrice: cet esprit de foi eut bien vite sa récompense. Rosa Enriù se sentit bientôt comme soulagée, puis guérit entièrement. Se reconnaissant depuis un mois déjà l'heureuse obligée de notre bonne Mère du Ciel, elle fait célébrer une messe en actions de grâces.

**Trino Vercelesse.** — Camille Scapini, Coopérateur salésien, rend de très vives actions de grâce à Marie Auxiliatrice pour avoir obtenu d'Elle la guérison instantanée de sa fille Marine et de son neveu: la première fut guérie au mois de juin dernier, le second, au mois de mai. Dans sa joie le père reconnaissant nous fait parvenir la somme de 10 frs., exprimant le désir de voir publier ces grâces dans le *Bulletin salésien*. Il se recommande de nouveau, ainsi que sa famille entière, au patronage de la Vierge bénie, Mère de Dieu et des hommes. Les demoiselles Rosine, Marguerite, Victoire et leur mère s'unissent à lui pour obtenir des grâces précieuses de la Madone de Don Bosco.

**Veruno.** — Une pauvre mère voyait avec peine son bébé, âgé de deux ans, ne pouvoir pas encore se confier à ses jambes: elle ne redoutait rien moins qu'une paralysie complète pour son enfant. Sur le conseil d'une amie, elle commença une neuvaine à Marie Auxiliatrice, lui promettant de diriger les premiers pas de son fils vers le sanctuaire qui lui est consacré à

Turin et d'y déposer une offrande en son honneur. On était encore au début de cette neuvaine que déjà notre bambin s'équilibrait sur ses pieds et dévorait l'espace, au grand étonnement de tous et à la joie de la pieuse mère, qui s'exécuta promptement, dans sa gratitude à la Vierge Auxiliatrice en envoyant une offrande de 5 frs.

CLOTILDE POLET.

**Voltri (Gênes).** — Marie Tarello, Coopératrice salésienne tomba gravement malade au mois d'août dernier, atteinte d'une fièvre typhoïde qui rendit son état désespéré. Elle avait déjà reçu le saint Viatique et se résignait à la mort, selon le bon plaisir divin. Mais l'idée d'abandonner sept enfants en bas âge et sans appui lui causait beaucoup de peine. Elle recourut avec confiance à Marie Auxiliatrice, pour qui elle avait toujours cultivé une grande dévotion, Lui promettant, si elle obtenait sa guérison, de faire publier cette grâce dans le *Bulletin salésien*. Elle fut de tous points exaucée: sa convalescence fut courte. Aujourd'hui elle est complètement guérie et rend de vives actions de grâces à sa céleste Bienfaitrice, La priant d'abriter sous son manteau toute sa famille, Lui demandant aussi de l'aider, dans la vie que Dieu lui laisse, à élever ses chers enfants dans la salutaire crainte de Dieu.

\*\*\*

*Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à la Vierge de Don Bosco de la reconnaissance pour des faveurs obtenues à la suite de prières, aumônes, sacrifices, etc.*

— *Calcavacca*: Joseph Bertolina, 5 frs. — *Collesano (Palermo)*: N. Valenza, 5 frs. — *Bianzè*: Marie Carletta. — *Rive de Chieri*: T. A. avec une offrande générale pour une grâce signalée. — *Gênes*: Scour Marianne Gorgerini, Supérieure du Monastère du Cruci fix. — *Alerio (Coni)*: Dominique Parravicini, prêtre, 5 frs. — *Bassignana (Alexandrie)*: Marcel Garavelli, 10 frs. — *Cuscina Vergnana (Pavia)*: Camille Sacchi, 10 f. — *Vercolengo*: Rosa Marcella, 10 frs.; Natalie Fontana, 6 frs.; Jeanne Benedetto, 5 frs. — *Vialfré*: Baratonno Maestra, 5 frs. — *Sassello*: J. B. Ravara. — *Rome*: Victor Mosotti, 5 frs. — *Bondanello (Bologne)*: Hercule Roveri, 5 frs. par l'entremise de l'abbé Philippe Monzini, prêtre. — *Morozzi (Coni)*: N. N. 5 frs. — *Cariquano*: Thérèse Bellino 10 frs. — *Vallelunga-Pratameno*: Laurent Ornbene, prêtre, 5 frs. — *Cavedine (Trentino)*: Remi Roncher pour une grâce toute particulière due à Marie Auxiliatrice. — *Nunziata di Mascali*: Sauveur Patané. — *Vérone*: Une personne dévouée à N. D. Auxiliatrice, 3 frs. — *Canelli*: B. C. T. — *Rancio*: Jean et Laborata Piscini, 7 frs. — *Roccaigliè (Coni)*: Séraphine Galesio, 5 frs. — *Torremenapace*: L'abbé Jean Gamadei, curé, 7 frs. — *S. Nazaire (Coni)*: Léger Sannio, 2 frs. — *Cairo-Montenotte*: Jules Massarotti — *Casalino (Novare)*: F. Cantoni, 5 frs. *Monte di Talamello (Pesaro)*: Emma Tomasetti — *Molare (Alexandrie)*: Madeleine Bonaria. 2,50. — *Cologne*: Bernard Mazzotti 2 frs. — *Savigno (Bologne)*: Claudie Pallotti. — *Zaconte Cacciardi* — *Caltanaro*: Thérèse Lazzaro pour remercier Marie d'avoir sauvé sa fille d'un incendie. — *Casalermelli (Alexandrie)*: Clotilde Boidi. — *Bourg S. Dalmazzo (Coni)*: Hermeline Fenoglio, Marie Besone. — *Alasio*: Michel Giribaldi. — *Porto Valtravaglia*: Germain Martignoni, 5 frs.



## LA PROVIDENCE.

« Voilà le secret des Œuvres de Don Bosco. Quand la misère, quand la pauvreté viennent haurter à sa porte, quand il est sollicité pour acquitter quelque dette pressante, il se recommande à la Providence; quand les difficultés de l'entreprise s'accumulent, quand il voit le péril de quelque-une de ses œuvres, c'est encore à la Providence qu'il a recours, et jamais la Providence ne s'est dérobée. Et quand, en effet, on essaye de se rendre compte par quels moyens ont pu s'accomplir toutes ces merveilles, on est obligé de donner cette raison: *La Providence* ».

(Mgr de CABRIÈRES).

**D**E tous les attributs divins, celui de la Providence est peut-être le plus évoqué et le plus béni. Le philosophe chrétien voit la Providence dans la Cause première qui, après avoir créé les êtres, les soutient et les dirige, afin d'atteindre le but qu'Elle s'est proposé en les créant; le savant se plaît à La contempler dans l'harmonie des lois d'après lesquelles gravitent les corps célestes; mais nul ne saisit d'une façon plus touchante son action que le pauvre, l'orphelin. Aussi, nous, fils de Don Bosco, qui sommes chaque jour témoins des merveilles qu'Elle opère, nous voulons ici dire une mot des dévouements qu'Elle inspire à la charité chrétienne.

Don Bosco poursuit la fondation de son Œuvre avec cette confiance des prédestinés à une vocation sainte. Il veut et il aura des Oratoires, des Patronages, des chapelles, des prêtres, des missionnaires. Mais, Don Bosco, comment arriverez-vous à ce résultat?... Et le visage du bon Père s'illumine d'un sourire céleste: *La Providence!*

Et la Providence ne lui a pas fait défaut. Depuis le jour où les escaliers de l'hospice du Refuge recevaient « *le trop plein de la cellule du pauvre Don Bosco* » jusqu'à celui de sa mort, la Providence a toujours veillé sur son Œuvre. Lisez, par exemple, la Vie de Don Bosco

par M. le docteur d'Espiney, — on la lit si volontiers dans cette charmante édition illustrée que nous a donnée l'Oratoire de Nice (1) — lisez, dans cette épopée des merveilles de la Providence, l'histoire des débuts de l'Oratoire, ou encore le chapitre intitulé: *La Providence est une bonne caissière*, et je vous défie de n'être pas de cet avis.

Or, ces gâteries de la Providence à l'égard de Don Bosco, toutes ses Maisons en ont hérité, nos Maisons de France plus encore peut-être que les autres. A preuve, pour notre Maison de Paris, par exemple, ces deux faits choisis entre mille, et cités par le regretté chanoine Guiol, dans un rapport dont il donna lecture le jour de la bénédiction des nouveaux ateliers de l'Oratoire Saint-Léon à Marseille.

Un jour, dans une Maison salésienne, le Directeur de l'Oratoire entretenait à la chapelle un auditoire sympathique. Il lui disait la difficulté matérielle qu'il rencontrait pour transformer une grande salle en chapelle. Il déclara qu'il avait besoin de quatre mille francs pour accomplir ce projet. Deux jeunes gens, attachés à l'Œuvre qu'il dirigeait, entendirent cet appel. Arrivés dans leur famille, il s'étaient concertés entre eux, et, avec confiance, ils firent à leurs parents la singulière proposition suivante:

« Nous voudrions répondre à la demande qu'a faite aujourd'hui le Père Supérieur de l'Oratoire, en lui offrant chacun une somme de mille francs que nous vous prions de nous avancer comme anticipation d'hoirie, sur ce que vous pourriez nous donner un jour. Il faut trouver quatre mille francs; l'entreprise serait avancée s'il nous était possible d'offrir sur le champ la moitié de cette somme ».

(1) Prix: 3,50, dans toutes les Librairies salésiennes.

Le père et la mère, surpris d'une pareille demande, voulurent réfléchir; touchés des sentiments généreux de leurs fils, non seulement ils souscrivirent à leur demande, mais ils y ajoutèrent en outre leur offrande personnelle, et les quatre mille francs furent trouvés, et la chapelle fut créée, et le Nonce du Pape à Paris voulut bénir lui-même cette construction improvisée dans l'Oratoire de Ménilmontant, rue du Retrait, 29.

Ce n'est pas le seul exemple des innombrables inspirations charitables que l'Œuvre de Don Bosco a suggérées.

Une dame, veuve et sans enfants, avait en sa possession des bijoux et autres objets précieux qu'elle estimait à dix mille francs. La fondation de l'Oratoire de Ménilmontant l'intéressait vivement. Elle connaissait les embarras financiers de l'Œuvre et la difficulté énorme qu'avait le Directeur pour se procurer des ressources (c'est la vocation de tous les Directeurs des Oratoires de Don Bosco).

Un jour qu'elle était préoccupée de cette pensée, elle se dit: Cet argent ne produit rien. J'ai envie de vendre mes bijoux et de les transformer en argent monnayé; ils deviendront utiles et serviront les intérêts des âmes. Cédant à cette impulsion charitable, elle vendit son trésor et en donna le prix au Supérieur ravi. Elle s'enrichit ainsi de mérites devant Dieu en se débarrassant de ses richesses.

Ces placements généreux ne sont-ils pas une attention de la divine Providence pour notre Œuvre? Son intervention a été encore plus manifeste en 1880, lors du passage de Don Bosco à Nice. La plupart des grands bienfaiteurs de notre Oratoire avaient été invités au dîner que payait M. Ernest Harmel. Quelques instants avant le repas, tandis que Don Bosco s'entretenait avec M. Ernest Michel, un bon ami que la mort a depuis ravi à nos Œuvres lui présenta le plan d'une chapelle dont le devis montait à trente mille frs. « Trente mille francs! mais mon Père, vous ne pourrez jamais trouver cette somme en ce moment à Nice ». Et Don Bosco de reprendre: « Il me la faut aujourd'hui même ». Sur ces entrefaites midi sonne, et l'on se met à table. Au dessert, le notaire de la Maison se lève: « Mon Père, dit-il à Don Bosco, je vous an-

nonce qu'une personne charitable m'a remis pour vous trente mille francs ». O bonne et divine Providence, ce sont là tes coups! (1).

Il y a plus admirable encore dans l'histoire des attentions de la Providence pour nos chères Maisons de France, et nous ne savons pas si beaucoup de lecteurs ont pu lire, au numéro de février 1891, le récit bien court que nous allons reproduire. Il s'agit d'un ancien élève de l'Oratoire Saint-Léon.

« Un de ces chers petits, aujourd'hui soldat, a trouvé le secret héroïque de réaliser des économies relativement notables sur le très modeste budget d'un troupier: *pas de vin, pas de tabac*: le montant de cette épargne persévérante est invariablement remis, chaque mois, au Supérieur de l'Oratoire Saint-Léon, à l'intention d'entretenir un orphelin de plus dans la Maison de Don Bosco à Marseille. Il va de soi que la Providence prend soin de fournir son appoint à la touchante offrande du brave cœur. Le prêt d'un simple pioupiou, est-il besoin de le dire, ne rappelle en rien la poule aux œufs d'or; et si l'humble pécule, fruit de tant de privations, n'était grossi et complété par le Dieu qui nourrit les oiseaux du ciel, le pauvre pupille du petit soldat pourrait emprunter à son bienfaiteur un ceinturon... avec la manière de s'en servir. — Mais quelle leçon pour bien des heureux de ce monde que l'exemple de notre cher pantalon rouge!... »

..

Tout cela c'est de l'histoire ancienne, nous direz-vous peut-être? Pas si ancienne, chers lecteurs, que l'on doive l'enfouir dans les oubliettes de la mémoire. Et d'ailleurs, cet hommage rendu au passé, examinons un instant avec l'intelligence du cœur les multiples dévouements sous lesquels la Providence semble vouloir dérober son action.

Ils connaissent bien Dame Pauvreté, nos confrères de Bologne, mais jamais le nécessaire ne leur a fait défaut, et la Providence leur est venue à plusieurs reprises en aide d'une manière absolument admirable. Un jour, entre autres, le confrère chargé *du service des subsistances* entre dans la chambre du Directeur, Don Viglietti, et lui déclare que toutes les provisions sont

(1) Don Bosco, par d'Espiney, 12. édition pp. 245-246.

épuisées; il lui faut au moins... cinq francs pour subvenir aux achats de première nécessité. Le Directeur ouvre avec confiance son porte-monnaie et en fait sonder à son confrère toutes les profondeurs. — « Alors, vous n'avez rien, pas même quelques sous pour aujourd'hui? » — Patience, mon ami, le Bon Dieu y pourvoiera. » A ce moment précis, un enfant, inconnu du personnel de la Maison, demande à parler au Directeur. A peine arrivé en sa présence, il lui donne une lettre cachetée et se retire vivement sans attendre de réponse. L'enveloppe contenait *cinq francs* en billets italiens, sans un seul mot d'explication.

Un autre jour, une lourde voiture de camionneur s'arrête devant la porte et dépose dans la cour plusieurs grandes caisses remplies d'objets divers envoyés pour le nouvel Oratoire. Par mesure de prudence on avait expédié le tout en port dû. Il fallait déboursier 30 frs; et c'est, de fait, ce que répétaient les deux camionneurs, bien disposés à se faire payer.

— Trente francs!... je n'ai pas un sou, pas un centime. Revenez donc un autre jour.

Mais nos deux camionneurs ne l'entendaient pas de cette oreille-là. Les compagnies de chemins de fer ne font pas crédit... il fallait donc trouver les trente francs en question. Le Directeur fouille sans conviction toute ses poches et prouve par arguments convaincants qu'il ne peut rien donner. Malheureusement l'évidence de ces preuves ne tranchait pas la question, et notre confrère se demandait comment il allait se tirer d'embarras, quand on lui remit une lettre d'un Coopérateur de la ville. Celui-ci avait d'abord résolu de faire quelques achats pour la Maison, mais après réflexion, il avait jugé mieux d'envoyer une offrande pour l'Œuvre. Or cette offrande était de *trente francs*: pas un centime de plus ni de moins.

\* \*

Nous trouverions sûrement en France bien d'autres exemples édifiants, si la charité chrétienne avait moins horreur des indiscretions de la presse.

La Providence, en France, ce sont, par exemple, les religieuses de l'*Institut Saint-Joseph* de N\*\*\*, qui, trop pauvres pour envoyer de généreuses offrandes, occupent leurs heures de loisir à con-

fectionner des vêtements pour les sauvages de la Patagonie, et ne réclament pour tout salaire que le droit de donner leur nom à quelques petites Indiennes baptisées au cours de l'année.

La Providence, c'est l'ouvrière bretonne qui ne prélève sur son salaire que le strict nécessaire à son entretien et donne pour les orphelins de Don Bosco les économies de ses privations.

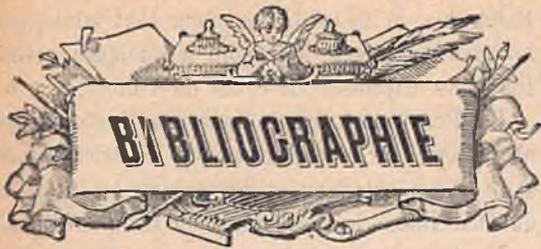
La Providence c'est ce pauvre homme qui portait à l'Oratoire de X... le prix de la vente d'un lopin de terre, et qui, en le remettant au Directeur de la Maison, lui dit ces paroles dignes d'un autre âge: « J'avais vendu ce morceau de terrain afin d'avoir un peu d'argent pour ma vieillesse, mais tout bien compté, j'ai pensé que mes rentes seraient mieux placées au ciel que sur la terre... » — C'est enfin la sainte fille qui écrit au Successeur de Don Bosco: « Depuis quelque temps, je me prive de mettre du sucre dans mon café pour envoyer une petite offrande à nos chers missionnaires; voici donc cinq francs. C'est peu, mais Jésus compte la plus petite aumône faite pour son amour, n'est-il pas vrai? Depuis que je suis à \*\*\*, je parle beaucoup des Œuvres de Don Bosco; mais j'ai encore si peu de bonnes connaissances! Cependant j'ai recueilli cinq francs que je joins aux miens.... Libre à vous d'insérer au *Bulletin salésien* ma privation, sans me nommer, bien entendu, si vous pensez que cela pourra encourager d'autres âmes à se priver de tant de choses inutiles, pour en offrir le montant à vos chères Œuvres: Oh! si j'avais de la fortune!...

En résumé, la bonne Providence, sous la main finement gantée de la châtelaine ou la main rude et calleuse de l'ouvrier, est toujours chrétiennement maternelle.

\* \*

C'est bien peu pour un tel sujet; mais tout doit finir en ce monde, même les articles comme celui-ci. Soyons discrets et tirons vite le voile, non sur les merveilles de la Providence, mais sur ses mandataires, qui veulent avant tout rester inconnus. Si toutefois quelqu'un de nos Directeurs de France prenait sur lui d'être indiscret — ils en ont tous le moyen — il y aurait encore ici place pour les *merveilles de la Providence*.





**Éléments de Grammaire hébraïque**, suivis d'une Chrestomathie et d'un glossaire, par ITALO PIZZI, professeur à l'Université de Turin. — Librairie salésienne, 32, rue Cottolengo, Turin (Italie).

« Nous n'avons que trop ressenti jusqu'à présent l'absence d'une grammaire qui, composée d'après les découvertes les plus récentes de la science moderne sans toutefois cesser d'être réellement pratique, apprit à la jeunesse de nos écoles les principes de la langue hébraïque. » Cet avertissement, sorti de la bouche même d'un jeune mais déjà illustre savant, adonné à l'étude des sciences orientales et spécialement bibliques, a été fait à propos d'un livre récemment paru (1).

Nous avons bien en Italie l'excellente *Grammaire hébraïque* du professeur Fr. Scerbo (2), mais cet ouvrage, à notre avis, est peu à la portée des débutants. C'est un livre de pure érudition, que gageront à consulter ceux qui déjà sont initiés à ces études. Pour commencer, nos élèves en sont réduits à recourir à Vosen (3) qui, si bon qu'il soit, n'en demeure pas moins obscur, difficile à comprendre et des plus indigestes (4).

D'autre part, les manuels rédigés en langue allemande restent inaccessibles à la grande majorité des élèves, à cause de la difficulté du texte.

C'est en vue de combler cette lacune et de mettre entre les mains de la jeunesse universitaire ou ecclésiastique un guide tout à la fois éminemment pratique et rigoureusement scientifique, qui leur offre une méthode sûre dans l'étude de la langue hébraïque, que M. Italo Pizzi, l'orientaliste bien connu et l'éminent professeur de l'Université de Turin, a publié ces *Éléments de Grammaire hébraïque suivis d'une Chrestomathie et d'un glossaire*.

La Grammaire, visant avant tout à être claire et facile, simplifiant les règles dans la plus large mesure d'un possible sévèrement strict, expose, en un latin aisé et correct, la théorie du verbe, du nom, du pronom etc., de la langue hébraïque puis condense dans la syntaxe toutes les règles qu'il serait préjudiciable d'ignorer.

Dans sa courte *Chrestomathie*, l'auteur ne s'est point borné à insérer les quelques fragments d'ou-

vrages historiques dont s'est contenté Vosen dans ses *Rudiments* (ce qui n'a pas peu contribué à en rendre le ton par trop uniforme). Bien au contraire, après une première série de narrations historiques (glanées dans le Pentateuque, dans les Juges, dans le livre de Samuel ou celui des Rois), il lui juxtapose parallèlement une riche galerie d'extraits savamment choisis dans les livres ou prophétiques ou poétiques. C'est ainsi que nous voyons mis en lumière quelques Psaumes, le Cantique de Moïse, plusieurs passages d'Isaïe, de Jérémie, d'Ezéchiel, de Job, des Proverbes, de difficulté telle qu'on s'en puisse rendre maître dans le premier cours d'hébreu. Chaque page est munie de notes purement explicatives du texte.

Le *Vocabulaire* donne les mots et les phrases de l'*Anthologie*, avec le sens du moins qu'ils ont dans le contexte. Pour la plupart des termes dérivant de racines *trilittérales*, il en signale en outre l'étymologie, recourant au besoin, mais toujours avec une sage réserve, à l'arabe, au chaldéen, au syriaque, quand la racine ne se rencontre pas en terrain hébreu. Les formes grammaticales les plus rares ou difficiles, les phrases offrant quelques irrégularités ou d'un sens moins évident, y sont enregistrées et résolues en leur lieu. Bien que le livre soit essentiellement élémentaire, l'auteur s'est fait un devoir, pour la partie grammaticale, de consulter les travaux les plus récents, ceux de Strack, de Gesenius (1), de Scerbo et d'autres. Quant à l'*Anthologie*, pour le commentaire des phrases, il a pu consulter, dans toute la mesure désirable, non seulement les anciennes versions, mais encore les publications des exégètes modernes, principalement pour l'interprétation littérale, élaguant toute question étrangère au plan qu'il s'était tracé.

Si nous jetons un regard maintenant sur l'exécution typographique, nous ne saurions trop en louer l'heureux effet d'ordre lumineux et de secondaire clarté dont elle témoigne. Et n'est-ce pas tout un événement bien marquant dans le monde des savants que la publication de ce travail traitant une matière de sa nature si aride et presque neuve en Italie? Il est donc vrai de dire que les presses de l'Imprimerie salésienne ont, en éditant, rendu un service signalé aux amis de la langue hébraïque, et concouru largement à propager cette science qui s'impose si fortement aux jeunes ecclésiastiques pour la connaissance de l'Ancien Testament, et à tous ceux en général qui s'adonnent à la culture des langues et des littératures orientales. Nous signalons tout particulièrement cet ouvrage à tous les Séminaires et aux Établissements d'enseignement supérieur, sûrs en cela de faire acte de bienfaisante utilité, et dès lors, d'obligeance.

(1) M. l'abbé Sauvour Minocchi (*Rivista bibliografica italiana*, t. III, n. 1, p. 183. Florence).

(2) Flor. moe, chez le successeur de Lemodnier.

(3) *Rudi ontologia linguae hebraicae* (Friburgii, plusieurs éditions).

(4) M. l'abbé Minocchi, *Rivista bibliogr.*, loco citato, dit:

« Les très arides *Éléments* de Vosen ennuiet et ne font pas aimer l'hébreu.

(1) Il s'agit en particulier de l'excellent vocabulaire (*Hebraisches und Aramaisches Handwörterbuch*) refondu et publié à nouveau par M. le doct. Bull, avec le concours de MM. les professeurs Socin et Zimmon (Leipzig, Vogel, 1895).

## COMPOSITIONS MUSICALES

de Don Jean Pagella, Organiste et Maître de Chapelle de Saint-Jean l'Évangéliste de Turin, Professeur de Chant Grégorien au Grand Séminaire de la même ville. — Librairie salésienne Saint-Jean l'Évangéliste, 1, rue Madama Cristina, Turin.

OP. I. — Sancta Maria, succurre miseris. — Grande antienne à 7 voix, en deux chœurs. Prix net : 1 fr.

« C'est de tout cœur que nous adressons à Don Pagella nos plus vives félicitations. Nous savions déjà sa profonde connaissance de l'art musical : elle se révèle ici supérieure à la haute estime que nous avions déjà de son talent. Cette nouvelle composition fait grandement honneur tout à la fois à l'auteur et à la Société à laquelle il appartient. La répartition des chants en deux chœurs, le ton de modestie que dénote la composition, exempte de tout faste, de toute ambition de mauvais goût : ce sont là tout autant de raisons qui doivent nous faire conclure à la valeur indiscutable de cette œuvre. Nous aurions tout au plus à relever deux imperfections bien légères : l'une au mot *succurre*, pag. 3, dernière ligne, et l'autre, pour l'accentuation risquée du mot *refore*, à la page 4. Ce ne sont là que de pures vétilles qui n'enlèvent rien au mérite général de cette composition. »

(Musica sacra, Revue de musique liturgique. — Milan, 15 mai 1897).

OP. II. — I Gobbetti. (Les petits bossus) — Petite chansonnette humoristique à 2 voix avec accompagnement de piano . . . . . Prix net : 1 fr. 30

« Don Jean Pagella, prêtre salésien, compositeur de musique déjà bien connu par des œuvres que toujours couronna un brillant succès, vient de publier une petite chansonnette « I Gobbetti ». Deux vieux, dans toute la fraîcheur de leurs 90 ans, devisent de le passé et se racontent leurs aventures tragi-comiques ; tel est le thème choisi. Cette œuvre, dans sa modeste simplicité, n'est pas dénuée d'intérêt, et devient très instructive pour les enfants ; nous ne saurions trop la recommander à tous ceux qui ont mission de composer des programmes de séances récréatives.

(Gazette musicale de Milan. — 5 mai 1898).

OP. III. — L'Orfano (L'Orphelin) — Romance pour soprano avec accompagnement de piano . . . . . Prix net : 1 fr. 20

« Cette romance, chantée pour la première fois lors de la solennelle Académie commémorative du dixième anniversaire de la mort de Don Bosco, tenue le 3 février 1898 à Turin, dans la salle de Vincent Troya, avait été composée expressément.

« La ravissante romance « L'Orfano » composée en l'honneur de Don Bosco, par Don J. Pagella sur les paroles de M. Eugène Vallega, professeur, dut être chantée une seconde fois pour satisfaire aux désirs unanimes de l'éminent auditoire. »

(Italia Reale-Corriere Nazionale. — 4 février, 1898).

« Le Maître Pagella, tout jeune musicien, a fait exécuter par Madame Lena Tacconis-Martinotti sa romance intitulée « L'Orfano », composée sur un thème très bien choisi et s'inspirant de l'art moderne, en même temps qu'écrivant en un style admirable. Ce morceau fut bissé et vivement applaudi par tout cet auditoire d'élite.

(La Stampa. — 4 février 1898).

« C'est une gracieuse mélodie, pour soprano, d'après les paroles d'Eugène Vallega, d'exécution facile, à la portée de tous et recommandée à toutes les écoles. »

(Gazette musicale de Milan. — 5 mai 1898).

« Nous devons signaler aussi cette autre composition de Don Pagella qui, empreinte d'un caractère profane, servira à montrer le chemin parcouru en ce genre de musique sous le rapport de l'invention et de l'art. »

(Osservatore della Domenica. — Milan, 3 avril 1898).

OP. IV. — *Stabat Mater à deux voix, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium.*  
Écrit dans un style sévère, harmonieux et facile. Prix net: 1 fr. 10

« Nous ne nous dissimulons pas que Don Pagella a eu l'intention de faire une œuvre de transition. Le goût ne se réforme pas d'un seul coup. Et voilà pourquoi en certaines strophes du *Stabat*, aux paroles *Quis est homo* ou *Pro peccatis*, par exemple, il a employé une musique que l'on pourrait appeler à la *Pergolèse*. Ce qui n'empêche nullement que cette musique soit de beaucoup supérieure à celle que l'on entend couramment. Aussi est-il juste de reconnaître que, abstraction faite de fautes bien légères, cette composition s'est inspirée du genre d'art et de pensée qui caractérise le style religieux. Nous la recommandons chaudement à nos lecteurs. »

(Osservatore della Domenica. — Milan, 3 avril 1898).

OP. V. — *Messe du Sacré-Cœur de Jésus à 2 voix avec, accompagnement d'orgue.*

La Messe . . . . .	Prix net: 2 fr. 00
Partition pour soprano . . . . .	» 0, 30
» » contralto . . . . .	» 0, 30

« C'est un plaisir que de pouvoir goûter cette messe, dont l'heureux ensemble est dû à l'absence de répétitions des paroles, en même temps qu'il témoigne d'une mélodie pleine d'expression. L'accompagnement, si nous le jugeons d'après les lois qui en Allemagne président à l'harmonie, est extraordinairement libre et émancipé. Aussi le jeune *Maestro* salésien gagnerait-il à renfermer cette exubérance d'imagination dans les limites plus sévères de l'art sacré antique.

(Musique Sacrée. — Regensburg, 1 mai 1898).

« Il n'y a pas longtemps, nous annoncions à notre public d'autres excellentes compositions de musique du *Maestro* salésien Pagella. Il nous est donné dès aujourd'hui de pouvoir apprécier trois nouvelles œuvres dues à son talent. La principale de ces créations est une *Messe* dont nous avons déjà porté le titre à la connaissance de nos lecteurs. C'est une composition très sérieuse, au double point de vue des merveilles de contrepoint dans les parties chantantes, et de la savante harmonisation adoptée par l'auteur. Des premières productions de Don Pagella à celle-ci, le progrès est immense. On ne se trouve arrêté ici par aucun de ces procédés qui rappellent, même de loin, la manière de l'ancienne musique; au contraire, on sent s'exhaler de maints passages, comme un parfum de *grégorianité* qui attache, en même temps que s'y mêle parfois le mouvement de l'harmonisation moderne, condamnée par d'aucuns à être bannie de la sévère musique liturgique. S'il est permis de faire une observation, la voici: nous ne pouvons approuver les quelques interludes de la page 7 du *Gloria*. Mais nous reconnaissons en même temps comprendre que le *Maestro* Pagella les ait introduits à dessein, pour soulager un peu les voix; les notes élevées ou se meut le chant imposent presque nécessairement aux exécutants le repos que leur procurent les interludes de la page 7. »

(Osservatore della Domenica. — Milan, 1 mai 1898).

OP. VI. — *I Cleffi. Complainte d'un berger grec.* — Traduit du grec en italien par Ulpio d'Alba. Romance pour soprano, en clé de *sol* avec accompagnement de piano . . . . . Prix net: 1 fr. 50

« Ce morceau a été exécuté pour la première fois au concert Ellena, donné à Turin dans la salle Marchisio par Mlle E. Didero, professeur de piano et de chant, accompagnée au piano par l'éminent professeur A. Dal Vesco.

« Grâce à une exécution finement artistique, ces deux professeurs réussirent à faire goûter au public les beautés de cette composition vraiment originale. On ne pouvait d'ailleurs qu'être transporté par le développement du sujet: c'est que la musique dépeint sensationnellement les paysages de la Grèce pastorale, et dit avec beaucoup de charme les doléances ingénues et la douleur plaintive du berger grec auquel les *Cleffi* avaient dérobé son agneau.

« Ce sont de bien belles pages de musique pathétique, finement écrites en style grec; c'est une nouvelle preuve du profond sentiment artistique et de l'exceptionnelle aptitude musicale de Don Pagella. »

(Osservatore della Domenica. — Milan, 1 mai 1898).

OP. VII. — *Trois Tantum ergo à deux voix, avec accompagnement d'orgue ou d'harmonium.*  
Prix net: 1 fr.

« Ces *Tantum ergo* ont tous trois le cachet de sérieux que nous avons trouvé à la Messe. Comme œuvre d'art, le premier semble plus heureux; on pourrait relever dans le troisième certaines négligences, par exemple aux mots *Et antiquum, Præstet fides*.

(Osservatore della Domenica. — Milan, 1 mai 1898).

**N-B.** — La **Messe**, le **Stabat** et les trois **Tantum ergo** ne perdent rien à être exécutés par des voix d'hommes.